

CAHIER
B

La chronique
de Lise Bissonnette Page B 3
Disques Page B 3
Cinéma Page B 4
Vitrine de la vidéo Page B 6
Théâtre Page B 8
Danse Page B 9
Disques classiques Page B 10
Vitrine du disque Page B 10

TÉLÉVISION



Télé-Québec est malade

*La direction
semble s'entendre
sur le diagnostic. Les
remèdes viendront.*

PAUL CAUCHON
LE DEVOIR

Sur la grande table de travail de Mario Clément, une chemise mauve déborde de papiers. Ce sont les projets d'émission reçus par Télé-Québec. Il y en a 375. «*Mais j'en retiendrai seulement 12 ou 15 pour analyse sérieuse*», ajoute le nouveau directeur général de la programmation de la chaîne.

Dans cette chemise mauve se joue probablement l'avenir de Télé-Québec. Un auditoire en chute libre, 54 millions de subventions gouvernementales, une image publique très amochée, mais un pouvoir d'attraction encore assez fort pour attirer 375 projets qui rêvent d'un accès aux ondes.

Mario Clément s'étonne du silence actuel des producteurs privés devant les problèmes de Télé-Québec. «*Notre existence fait vivre bien des producteurs privés*, lance-t-il. *Quand un bateau comme Télé-Québec commence à vaciller, comme producteur, je me disais qu'on ne pouvait pas se permettre de le perdre.*»

L'automne dernier, Mario Clément quittait donc la maison de production Coscient, où il œuvrait depuis dix ans, pour accepter le job de directeur général de la programmation de Télé-Québec. C'est sa première entrevue publique aujourd'hui, et ses propos indiquent que, au chevet du malade, la direction de Télé-Québec semble s'entendre sur le diagnostic.

Le problème consiste à trouver le bon remède.

Mario Clément brandit un graphique complexe qui illustre les «*univers de perception*» des Québécois à l'égard de leur télévision, des données issues des enquêtes socioculturelles de CROP.

Il y a quelques années, Télé-Québec se situait dans «*l'univers*» des citoyens ouverts sur le monde, intéressés à explorer de nouvelles formes et de nouvelles idées, explique Mario Clément. Mais toutes les décisions prises ces récentes années «*ont positionné Télé-Québec dans un univers plus conservateur, plus traditionnel*», ajoute-t-il. Le public habitué à écouter Télé-Québec a commencé à fréquenter d'autres réseaux, comme RDI ou Canal D. Les fidèles ont déserté, pendant leurs repères avec la disparition des émissions qui avaient fait l'image de la chaîne.

«*Notre public est devenu un public occasionnel*, dit-il. *Les gens ne reconnaissent plus Télé-Québec comme faisant partie de leur patrimoine intellectuel.*»

Culture et éducation

Pour certains observateurs, le cas de Télé-Québec est déjà réglé. Un patron de Radio-Canada confiait récemment au *Devoir* que, partout dans le monde, il existe une loi claire: une chaîne de télé naît avec une personnalité et meurt avec sa personnalité. «*Quand tu essaies de changer cette personnalité, c'est fini*», soutenait-il.

La course actuellement menée à Télé-Québec consiste justement à retrouver cette personnalité profonde qui a été perdue de vue. «*Tous les produits qui seront maintenant proposés à l'antenne doivent correspondre aux valeurs du public qui traditionnellement nous écoutait*, dit Mario Clément. *Il ne s'agit pas de revenir en arrière: il faut plutôt se placer dans un champ qui demeure encore non exploré par les autres stations.*»

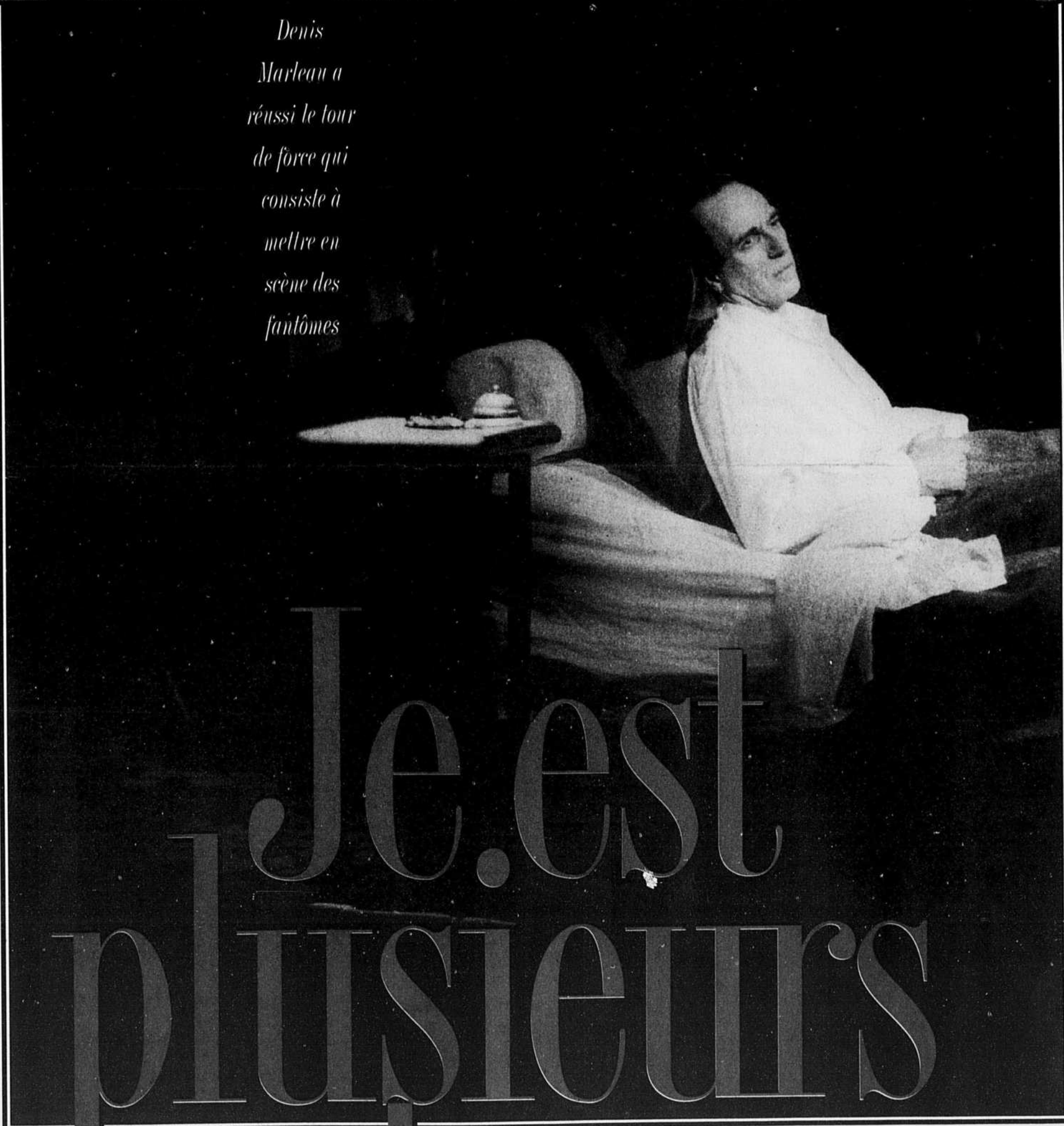
Ce champ non exploré se résume à deux mots clés répétés à satiété: culture et éducation.

Télé-Québec termine justement la première année d'un plan triennal de réorganisation lancé par le président Robert Normand, plan qui reprend sans cesse ces deux mots clés. À l'automne prochain, la grille-horaire sera encore remaniée en fonction des objectifs de ce plan.

VOIR PAGE B 2: TÉLÉ-QUÉBEC

LES ARTS

*Denis
Marleau a
réussi le tour
de force qui
consiste à
mettre en
scène des
fantômes*



Je est plusieurs autres

*Après Lisbonne, Berlin, Rome, Dijon,
Paris et Lyon, le Théâtre Ubu
présente à nouveau à Montréal
Les Trois Derniers Jours de
Fernando Pessoa, adaptée et mise
en scène par Denis Marleau.
Les questions de l'identité, du
double et de l'altérité, jusqu'à
d'insondables profondeurs.*

STÉPHANE BAILLARGEON
LE DEVOIR

La scène est au Québec, c'est-à-dire «*presque nulle part*», pour pasticher Alfred Jarry. «*Presque nulle part*», pour Denis Marleau s'entend, fondateur et directeur artistique du Théâtre Ubu, qui promène maintenant ses productions aux quatre coins de la boule, exceptionnel explorateur du monde théâtral qui revient de temps en temps chez lui, avenue... Christophe-Colomb, à Montréal.

L'asile de ce fou des mots et des choses de l'art est évidemment à son image d'«*extraterrestre, un peu Martien, original assurément, solitaire sans aucun doute*», que décrit le tout nouveau tout chaud numéro des *Cahiers de théâtre JEU*. Dans la salle de travail, trône une immense bibliothèque bourrée jusqu'au plafond de classiques d'hier et d'aujourd'hui,

d'hui, d'ouvrages d'esthétique et de philosophie. Sur tous les murs, la place belle est faite aux créations des meilleurs artistes visuels québécois, Betty Goodwin, Pierre Dorion, Louise Robert et Michel Goulet, bien sûr, son complice scénographe.

Ses principales sources d'inspiration sont là, dans ces livres savants et ces œuvres contemporaines à souhait. Sorti du Conservatoire dans les années 70, Denis Marleau a fondé le Théâtre Ubu et dirigé, tout au long des années 80, avec la précision d'un grand horloger, des textes méconnus et oubliés, ici comme ailleurs. De *Merz Opéra* à *Luna-Park*, de Queneau à Calvino, Copeau ou Pasolini, avec une prédilection pour Jarry, tout Jarry, il a exploré les racines modernes de sa discipline, inscrit la pratique québécoise dans une longue continuité étrangère, stimulé les performances limites de ses acteurs fétiches d'alors, les Carl Béchard, Pierre Chagnon, Danièle Panneton et autres Pierre Lebeau.

«*Je pense que cette période a été déterminante pour eux comme pour moi, mais cela aurait pu mener à un cul-de-sac*, commente le metteur en scène quand on le force au bilan. *La virtuosité pour la virtuosité ne m'intéresse pas. L'avant-garde pour elle-même non plus. Il fallait poursuivre ailleurs l'exploration.*»

VOIR PAGE B 2: PESSOA

Lire aussi notre texte
sur la musique composée spécialement
pour le théâtre Ubu, page B 3

PESSOA

L'esprit des fantômes

SUITE DE LA PAGE B 1

Plus récemment, Marleau a donc modifié un peu sa trajectoire, sans cesser de surprendre, en s'attaquant à des textes plus « traditionnels », carrément théâtraux, d'abord *Roberto Zucco*, de Bernard-Marie Koltès, puis le *Woyzeck* de Georg Büchner, *Lulu* de Wedekind et *Maîtres anciens*, de Thomas Bernhard. C'est dans cette rupture et cette continuité qu'il faut aussi situer les plus récentes créations du maître contemporain. *Le Passage de l'Indiana*, de Normand Charette; *Nathan le Sage*, de Lessing, présenté à la cour d'honneur du palais des Papes au Festival de théâtre d'Avignon l'été dernier; et puis *Les Trois Derniers Jours de Fernando Pessoa*, d'après le roman d'Antonio Tabucchi, que le Théâtre Ubu et ses nombreux partenaires de production étrangers relancent à Montréal cette semaine, au Théâtre d'Aujourd'hui, après l'avoir présentée au dernier Festival de théâtre des Amériques.

« Le Passage m'a permis de créer un texte québécois contemporain, commente Marleau. Le Lessing s'inscrit dans ma fréquentation des grands classiques allemands, qui m'ont toujours plus intéressé que les classiques français. Je dirais que le Pessoa s'inscrit dans la suite du travail amorcé avec La Dernière Bande de Beckett, mettant en scène un personnage entrant en dialogue avec un autre lui-même. »

Les questions de l'identité, du double et de l'altérité, déjà posées par le Lessing et le Charette, atteignent là d'insondables profondeurs. Le Portugais Fernando Pessoa (1888-1935) a écrit son œuvre fabuleuse, maintenant considérée comme une des plus importantes du siècle, sous les noms de plusieurs « hétéronymes », tous écrivains de génie, tous plus différents les uns que les autres. Alberto Caero peut se rapprocher de Pessoa et assure le rôle du sage païen; Ricardo Reis incarne l'épicurien tandis qu'Alvaro de Campos est plus près de Walt Whitman; le mystique Antonio Mora prêche un nécessaire retour des dieux; Bernardo Soares demeure une sorte d'homme sans qualités.

« Je suis souvent attiré par des textes sans culture de représentation, pour nous, à Montréal », explique Marleau en citant le « magnifique concept » de



Denis Marleau

YVES RENAUD

Deleuze, celui de la « déterritorialisation ». « Mon inquiétude naturelle me pousse à me mettre en jeu hors de mon territoire. » Ici, c'est-à-dire nulle part...

Dans son roman sous-titré « Un délit », l'Italien Antonio Tabucchi a imaginé que Pessoa, à l'agonie et sous médication, recevait la « visite » de ces autres je. C'est en le découvrant que Marleau a ressenti « des envies de théâtralisation ».

« C'est d'abord la dimension très humaine du propos qui m'a touché: les doubles viennent en quelque sorte aider Pessoa à faire l'ultime passage, à tracer le bilan sur sa vie, l'amour, sa mort, toutes ces grandes questions. Au fond, Pessoa, cet être multiple, se réconcilie là avec lui-même. Un puzzle se reforme. [...] Ce que nous dit aussi ce texte et toute l'œuvre de Pessoa, c'est qu'on peut finalement très bien parler de soi-même à travers les autres. C'est également ce que j'aime au théâtre: parler de moi à travers les autres. »

Le metteur en scène a choisi d'adapter cette « heure des fantômes », qui sonne et étonne, en se tenant en équilibre sur le fil tenu de l'état second du rêve éveillé. Pour cela, il a imaginé ce qu'un critique a décrit comme un « son et lumière spectral », une forme qui utilise la vidéo et épouse parfaitement la riche matière des dédoublements schizo-phrènes.

« Je me suis rappelé une installation

du vidéaste américain Tony Oursler, découverte à Bordeaux, il y a trois ans », dit Marleau qui fréquente beaucoup les galeries et les musées. « Au bout d'une grande salle, j'ai vu un homme et une femme en train de discuter. Je me suis rapproché et j'ai découvert le simulacre: les visages étaient projetés sur des mannequins. »

Dans sa propre installation scénique, le poète en chair et en os est maintenant joué par Paul Savoie, qui, à l'unanimité critique, donne la sa plus remarquable performance. En même temps, Savoie joue les hétéronymes du Portugais, mais par le truchement de bandes vidéos projetées sur le visage d'un autre comédien, Daniel Parent, ainsi transformé en écran humain. Tabucchi, que Giorgio Strehler avait déjà adapté à la scène, mais avec plusieurs comédiens, n'a pas vu le travail du Québécois, pour tant présenté à Rome, en octobre, au cours d'une récente tournée européenne.

Le complexe jeu de miroirs des multiples masques nécessite une époustouflante virtuosité. Denis Marleau et Robert Lepage, même combat esthétique-technique? « Il n'y a rien de plus difficile au théâtre que de mettre en scène des fantômes », explique le maître montréalais, qui a d'ailleurs fait appel à certains techniciens du maître de Québec. Je tenais à restituer l'illusion du corps flottant avec ces masques télévisuels. [...] Mais, pour moi, la technique est un instrument. Il s'agit de jouer avec ces choses pour se rendre compte qu'elles ne sont pas si effrayantes et qu'elles peuvent être porteuses de sens. L'essentiel n'est pas là, dans la technique. Ce qui compte, c'est le pouvoir de la main, reliée au cœur et au cerveau, à la volonté de dire quelque chose. »

Les projets ne manquent pas, pour le surdoué, toujours dans cette série de ruptures et de continuités, toujours « porteuses de sens ». Cette année, Denis Marleau « allume des feux » et ne proposera donc aucune création. Mais dès 1999, il lancera le résultat de ses travaux en cours sur un prochain Normand Charette et le *Urfaust* de Goethe, auquel il mèlera peut-être des fragments du *Faust* inachevé de Pessoa, pour le plus grand plaisir prévisible de tous, ici et ailleurs, c'est-à-dire toujours nulle part...

TÉLÉ-QUÉBEC

Attirer les spectateurs...

SUITE DE LA PAGE B 1

Télé-Québec sera encore présente en affaires publiques, soutient Mario Clément. L'aspect culturel sera encore plus développé. On veut revenir aux grandes œuvres cinématographiques, aux grands films de répertoire. « Il y aura des contenus différents, des animateurs différents, dans des shows différents », ajoute-t-il.

Et, convient-il, « Christiane Charette à 19h, ce n'est pas la meilleure heure ».

Faire de la télé éducative, cela veut dire « développer des produits innovateurs, explorer de nouveaux contenus d'émission, de nouveaux genres, de nouveaux styles », dit-il. « Je n'exclus pas qu'il y ait un jour un jeu télévisé à Télé-Québec si quel qu'un arrive avec un projet très original, qui présente un aspect éducatif important, par exemple avec le multimédia. »

Gaëtan Lavoie a une autre façon de présenter les choses. Président de l'Association des réalisateurs de Télé-Québec, une association décimée de moitié depuis les départs d'il y a deux ans, il fait valoir que, « si on fait de la télévision utile, les gens vont [...] regarder ». « Auparavant nous étions une télé beaucoup plus simple, beaucoup plus modeste, qui voulait d'abord rendre service à la population. Pour moi, cette notion de service est fondamentale. Par exemple, si nous identifions un besoin de la société en matière d'information économique, on devrait le faire. »

Tout le monde sait dans la boîte qu'il faut développer des projets d'émission qui soient vraiment porteurs des « valeurs » de Télé-Québec et qui puissent fidéliser l'auditoire.

Dans le rapport annuel de 1997, on trouve la liste des émissions les plus écoutées pendant la saison 1996-97. Une émission de la *Commission Mongrain* a attiré 269 000 auditeurs (chiffres Nielsen pour l'ensemble du Québec). Ensuite, on trouve une édition du *Monde de Walt Disney* présentée un samedi à 17h, pendant la période de Noël, qui a attiré 235 000 auditeurs. Puis une édition d'*Avec un grand A* (émission maintenant disparue) et un spectacle de Carmen Campagne en décembre 1996. Les émissions qui ont attiré entre 150 000 et 200 000 auditeurs sont un *Cinéma Cadeau* du temps des Fêtes, un spectacle de

cirque du temps des Fêtes et le défilé du père Noël.

Attirer les spectateurs

Les cotes d'écoute de l'automne 1997 démontrent également que les meilleures pointes d'écoute de Télé-Québec se situent pendant les Fêtes, là où la personnalité de Télé-Québec est le mieux reconnaissable. Les mauvaises langues diront que la chaîne pourrait ouvrir ses portes le 22 décembre et fermer le 6 janvier, et tous les problèmes seraient réglés.

Mais Mario Clément ajoute qu'il faut changer la perception du public et des médias envers Télé-Québec. L'automne dernier, la chaîne a attiré 20 000 auditeurs avec la diffusion de la pièce

Maîtres anciens, mise en scène par Denis Marleau. « Voilà un texte difficile, joué par une troupe audacieuse, filmé par un jeune cinéaste, dit-il. Qui aurait osé présenter ça en ondes? 20 000 personnes qui ont regardé *Maîtres anciens*... Moi, je dis que je remplis le Forum, avec une œuvre qui n'aurait jamais rassemblé

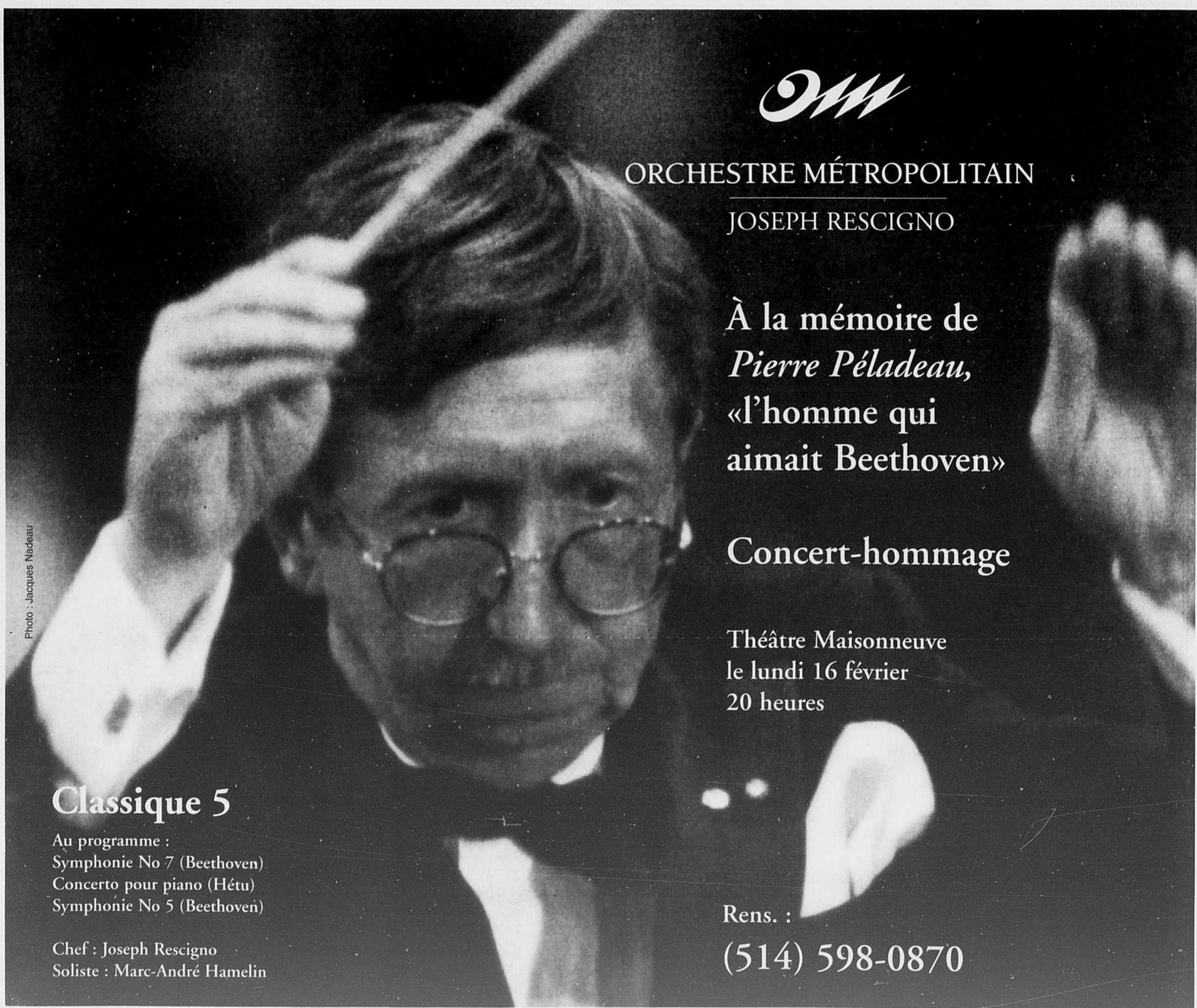
autant de gens en salle, et qui est d'une grande importance culturelle. Pendant que je donne de l'argent pour produire cette œuvre télévisuelle, un réseau privé achètera avec la même somme un film américain. »

Télé-Québec sait qu'elle doit trouver en elle-même l'imagination pour attirer le téléspectateur avec ses émissions, et elle a environ deux ans pour le faire. Robert Normand a admis il y a deux semaines qu'il se « sentirait plus à l'aise [avec une part de marché] autour de 3 % ». (Partout dans le monde les chaînes éducatives et culturelles ont une part de marché de 3 ou 4 %... soit plus du double de la performance actuelle de Télé-Québec.)

Mais Mario Clément ajoute que le CRTC « ne [...] facilite pas [leur] travail en nous lançant par la tête des canaux spécialisés. On crée une concurrence artificielle en offrant des bouquets de chaînes spécialisées, mais tout le monde s'arrache le même marché publicitaire. Et pour aller plus vite, on se trouve à niveler par le bas. Il faut aussi se demander si collectivement on veut se payer une chaîne culturelle et éducative publique de qualité. »



Télé-Québec



ORCHESTRE MÉTROPOLITAIN

JOSEPH RESCIGNO

À la mémoire de
Pierre Péladeau,
« l'homme qui
aimait Beethoven »

Concert-hommage

Théâtre Maisonneuve
le lundi 16 février
20 heures

Classique 5

Au programme :

Symphonie No 7 (Beethoven)
Concerto pour piano (Héту)
Symphonie No 5 (Beethoven)

Chef : Joseph Rescigno
Soliste : Marc-André Hamelin

Rens. :

(514) 598-0870

LES ARTS

Les dilemmes de la maison

Samedi dernier, à 14h30, une de ces heures mortes où la première chaîne de télévision de Radio-Canada propose ses émissions de qualité pour éviter qu'on lui reproche d'en mettre en ondes, nous aurons été quelques excentriques entêtés à visionner une première, un « bilan annuel » de la télévision publique canadienne. L'émission avait été reportée à une ou deux reprises à cause de la crise du verglas et j'en avais conclu à tort qu'il s'agirait d'une prestation en direct, difficile à produire si les têtes d'affiche sont retenues par la tempête. Mais pas du tout. La demi-heure était préenregistrée, son soigneux montage mettait en vedette la présidente du conseil de la Société Radio-Canada, Guylaine Saucier, et son p.-d.g., Perrin Beatty, répondant aux seules questions que la société voulait bien se poser à elle-même, entre quelques vignettes tirées de la programmation, le tout lié et admiré par Robert-Guy Scully. En contrepartie d'un travail qu'aucun animateur-journaliste n'aurait voulu assumer, ce monsieur a pu laisser entendre en ondes que sa dévotion au service public lui valait des cachets insuffisants, comme s'il y avait, à l'extérieur de la SRC, quelque autre et vaste marché pour acheter ses talents de faire-valoir officiel, si bien cultivés depuis plus d'une décennie dans le périmètre précis des institutions fédérales.

Les rapports annuels ne sont certes pas des exercices d'autoflagellation ou d'autocritique. Toutes les firmes qui rendent compte à leurs actionnaires cherchent à présenter les activités de l'année écoulée sous le meilleur angle, à mettre en valeur les bons coups et à atténuer les mauvais. Mais elles proposent des résultats dûment chiffrés et vérifiés, ce que la SRC, qui dépense près de un milliard de dollars de fonds publics par année, refuse toujours de fai-



Lise Bissonnette

re et a encore omis samedi dernier. Et, de la plus petite à la plus grande, elles courent au moins le risque de voir se lever un Yves Michaud, dans la salle, qui interpelle les dirigeants en direct. La SRC a remplacé cet exercice par une discrète tribune libre radiophonique, après l'émission de télé, pour pouvoir filtrer les appels des quelques citoyens qui n'auraient pas émergé comateux de la demi-heure précédente.

Mais comme les questions existentielles ne sauraient s'évanouir parce qu'on les maquille, la plus persistante s'est pointée grâce à une sorte d'accident de montage. En quelques secondes qui sauvent son honneur, Mme Saucier a osé avouer sa « déception » que la SRC ne soit pas un peu plus « culturelle ». Il est étonnant qu'elle semble se croire sans influence sur cet incontestable état de faits mais la rebuffade est venue, ailleurs dans l'infopub, du vrai pouvoir. Celui d'un cadre supérieur selon lequel, contrairement à l'idée reçue, la télévision de la SRC ne chercherait pas à changer de créneau en imitant les télévisions privées; ce seraient les télévisions privées qui l'imitent aujourd'hui pour augmenter leur succès. Ouille. Si j'étais Télé-Métropole, qui se fait servilement copier son émission du matin, ses jeux télévisés, ses talk-shows, ses reportages de faits divers, quand elle ne se fait pas piquer les émissions de sports aux enchères remportées par la SRC grâce aux fonds publics, je le poursuivrais.

L'évaluation contradictoire des performances de Radio-Canada, qui s'étalait jusque dans une émission pourtant conçue à sa gloire, finit toutefois par susciter la sympathie. La « maison » n'en finit plus, depuis des années, de s'interroger sur ses orientations, de se chercher, de ne pas arriver à formuler clairement ses objectifs. Elle est tiraillée, on

le comprend, entre la tyrannie des cotes d'écoute et la mauvaise humeur de ses meilleurs artisans ou de ses fidèles qui rêvent d'une télévision plus exigeante, quitte à ce que rétrécisse, peu ou prou, sa part de marché.

Les cotes d'écoute ne peuvent toutefois être prises à la légère. Quoi que vous pensiez, elles ne sont pas là pour mesurer notre plaisir comme auditeurs, notre satisfaction ou l'intensité de notre attention. Elles sont là pour mesurer une seule chose, le temps que nous passons devant telle ou telle émission, de façon à ce qu'il puisse être vendu aux annonceurs dont les achats publicitaires font vivre ou non les médias. Dans la plupart des journaux, ce droit de vie et de mort qu'exerce la publicité est atténué par l'apport des lecteurs qui choisissent de les acheter ou de s'y abonner bien que leur part dans les recettes aille presque partout en diminuant. Mais la télévision, du moins la télévision privée, ne vit qu'en vendant des auditeurs à des annonceurs et n'a d'autre choix que d'en courtiser le plus grand nombre.

Il devrait en aller autrement de la télévision publique, qui s'abreuve à d'importantes subventions de l'État et pour laquelle les revenus publicitaires en sont un d'appoint. Mais ce revenu est fort important et la rend tout aussi otage des cotes d'écoute à moins de décider de vivre avec des moyens réduits et de renoncer à un auditoire plus large. Télé-Québec avait annoncé, en se reformant il y a deux ans, qu'elle laissait tomber la dictature des cotes pour se concentrer sur son mandat culturel. Mais quand son écoute déjà mince a rétréci un peu plus, son p.-d.g. a convoqué une conférence de presse, il y a deux semaines, pour exprimer son angoisse et annoncer un redressement qui ressemblait fort à une recherche de vedettes à tout prix. L'abnégation, en cette matière, n'est pas facile.

Le cas de la SRC se complique du fait que sa direction

rêve d'une télévision de masse et traite aussi les fameuses cotes, mesures bêtes du temps d'écoute et non de la qualité des émissions, comme l'alpha et l'oméga de sa mission. La télévision de Radio-Canada, selon le credo de sa vice-présidente du réseau français, Michèle Fortin, se veut généraliste et populaire, ce qui la mène directement dans les pistes de ses concurrents du secteur privé. Ce choix semble reposer sur le raisonnement suivant: les subventions de l'État provenant des taxes de tous les citoyens, il faut en donner à chacun pour son argent comme si tous étaient annonceurs. D'où l'informe collage qu'est devenue la SRC, mosaïque où se côtoient aujourd'hui toutes les sortes de divertissements, des jeux les plus imbéciles aux meilleurs téléromans, dans une langue qui va de la plus vulgaire à la plus châtiée, tandis que l'information chasse autant les ambulances que les grands débats de société. Les téléspectateurs exigeants se plaignent plus que jamais et le grand public n'est pas convaincu, comme le montrent les cotes d'écoute...

L'apport de fonds publics ne force pas nécessairement à de tels choix de programmation. On pourrait tout autant penser que le soutien étatique à une télévision et à une radio est analogue à son soutien au système d'éducation qui gère un espace soustrait aux diktats du marché, propice au progrès des connaissances, accessible à tous même si tous n'en retirent pas tous les fruits, par choix ou autrement. Cette théorie de la télévision publique comme espace alternatif est battue en brèche, nous le savons, jusqu'en France et même en Grande-Bretagne où elle a pourtant produit ses plus beaux joyaux au nom d'une conception formatrice de la citoyenneté. Mais le moins qu'on puisse dire, c'est que le courant contraire, celui de la diversification de la télévision publique jusqu'à la perte des repères, est loin de convaincre. Même avec des infopubs pour la faire avaler.

MUSIQUE

La mémoire du théâtre

Jean Derome et Denis Gougeon publient la musique qu'ils ont composée pour le Théâtre Ubu

Sur disque, la collaboration entre le Théâtre Ubu et ses deux compositeurs de prédilection, Denis Gougeon et Jean Derome, est maintenant scellée. Deux maisons québécoises, Ambiances magnétiques et Analekta, ont fait le saut.

LOUISE LEDUC
LE DEVOIR

Écrire de la musique pour le théâtre ne rend ni riche, ni célèbre. Normal: meilleure elle est, moins on lui prête attention.

«C'est comme pour les costumes: si le spectateur leur porte attention, c'est que la pièce est ratée», tranche le compositeur Jean Derome.

Comme Denis Gougeon, Jean Derome compose depuis quelques années déjà pour le Théâtre Ubu de Denis Marleau. Simultanément, leur musique, grâce au disque, trouve aujourd'hui le chemin de la mémoire. L'étiquette Analekta présente les musiques de scène des pièces Roberto Zucco, Maîtres anciens, Le Passage de l'Indiana et Nathan le sage, signées Denis Gougeon, et Ambiances magnétiques, celles de Cantate grise, Les Ubs et Luna Park, signées Jean Derome.

Les compositeurs de musique ne peuvent plus compter sur les seuls concerts pour se faire connaître, note Jean Derome.

«Il faut beaucoup de chance pour qu'une pièce fasse son chemin jusqu'à la Société de musique contemporaine du Québec et, mieux encore, pour qu'elle soit jouée de nouveau trois ou quatre ans plus tard. C'est dommage,

mais les grands ensembles de musique de ce siècle ne jouent pas leurs contemporains.»

À vingt ans et quelque, rappelle Jean Derome, Stravinski s'était déjà fait offrir trois ballets. «Il en était sûr, ces ballets étaient des œuvres majeures. Combien de compositeurs de ma génération se font commander, au Québec, un ballet? Un opéra?»

Faute de mégacommandes qui occupent son homme pendant des mois, Jean Derome collabore ici et là avec tous les milieux artistiques: quelques concerts, quelques musiques pour la scène, quelques musiques de films — Quatre femmes d'Égypte, de Tahani Rached, L'Âge de brasse, de Jacques Leduc —, quelques pièces pour la danse.

«Au théâtre, ma musique peut être entendue en partant trente ou quarante fois. La diffusion est tout aussi intéressante en danse. Ma musique de La Bête, sur laquelle danse la troupe O Vertigo de Ginette Laurin, fait également un bon bout de chemin.»

Un travail gratifiant

Si la musique destinée à mettre en valeur d'autres formes d'art suppose une bonne part d'humilité, elle n'en est pas moins extrêmement

gratifiante, admet Jean Derome. «Pour le théâtre musical Cantate grise, constitué d'un collage de textes de Beckett, j'ai lu toute son œuvre. Pour Les Ubs, qui se veut un clin d'œil à la pataphysique, je me suis plongé dans Alfred Jarry.»

Impossible de composer de la musique pour le théâtre en solitaire, ajoute Denis Gougeon. «J'assiste à toutes les lectures, je rencontre le dramaturge, les metteurs en scène, je m'imprègne du travail des comédiens, j'essaie de m'insérer dans leur monde.»

Le piège à éviter, en matière de musique de film comme de théâtre: la redondance. «Au théâtre, la musique doit agir comme un contrechant, comme une autre couche de sens, de l'ordre du non-dit. Il faut éviter de masquer le travail de comédien, s'empresser, au contraire, à le mettre en lumière», avance Denis Gougeon.

L'exemple type: Le Passage de l'Indiana. «Les acteurs ne bougeaient à peu près pas, l'action était très réduite. Tout était dans la manière de dire le texte. Il n'aurait surtout pas fallu que la musique masque les mots.»

La musique pour le théâtre présente à son avis un défi encore plus grand que pour le cinéma, à cause de la difficulté qui consiste à mettre la musique «sous le texte». «Au cinéma, quand une musique vient habiller le travail d'un acteur, il est toujours possible, au mixage, de calibrer le tout. Pas au théâtre.»

Au placard, l'ego du compositeur.

«J'ai un cadre de travail exceptionnel avec Denis Marleau, cet être extrêmement cultivé qui croit fermement que tous les beaux-arts doivent être réunis dans le théâtre. Et comme je suis un compositeur de concert, je ne suis pas un compositeur de théâtre frustré», continue Denis Gougeon.

De fait, Denis Gougeon fait figure d'exception parmi les compositeurs québécois.

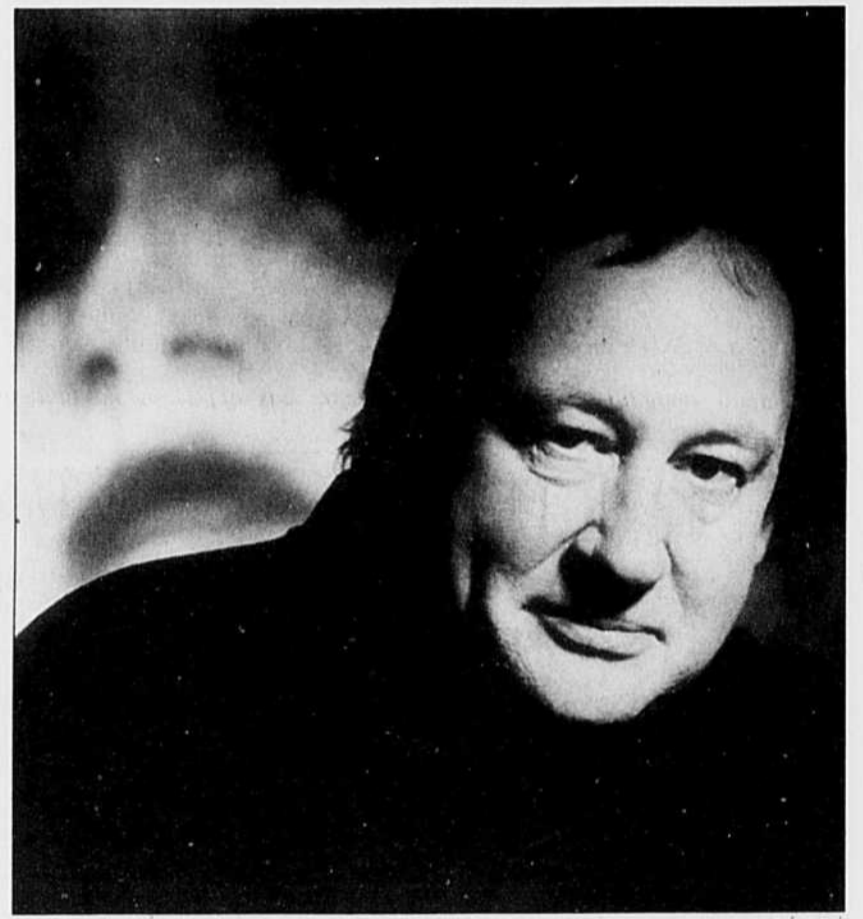
Il a déjà écrit quelque soixante-dix œuvres pour ensemble et soliste et une dizaine d'entre elles ont déjà été enregistrées sur disque. Son carnet de commandes est rempli jusqu'en l'an 2000 et sa collaboration avec Denis Marleau et le Théâtre Ubu ne se termine pas avec ce disque-compilation, loin de là. C'est lui qui signera la musique de la prochaine création de Normand Charette.

JEAN DEROME

Trois musiques pour Ubu
Disque 1: Cantate grise, 1990;
Disque 2: Les Ubs, 1991
et Luna Park, 1992.
Ambiances magnétiques

DENIS GOUGEON

Musique pour le Théâtre Ubu:
Roberto Zucco, 1993;
Maîtres anciens, 1995;
Le Passage de l'Indiana, 1996
et Nathan le Sage, 1997.
Analekta

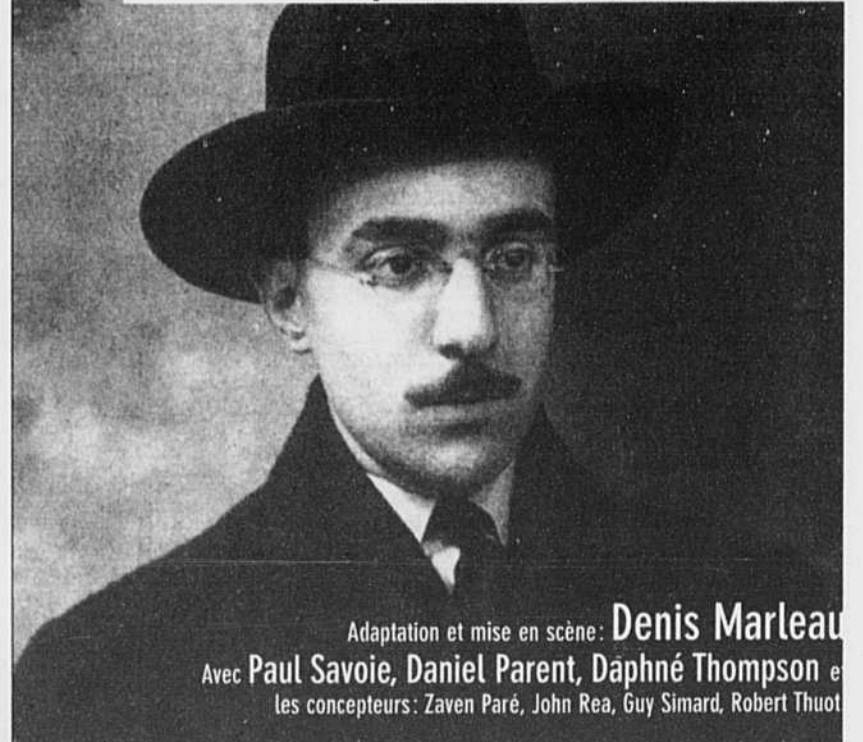


JEAN-FRANÇOIS BÉRUBE

Denis Gougeon

Les trois derniers jours de Fernando Pessoa

d'après le récit d'Antonio Tabucchi

Adaptation et mise en scène: Denis Marleau
Avec Paul Savoie, Daniel Parent, Daphné Thompson et les concepteurs: Zaven Paré, John Rea, Guy Simard, Robert Thuot

Une création du Théâtre UBU

en coproduction avec: Théâtre national Dijon Bourgogne | ACARTE, Fundação Calouste Gulbenkian [Lisbonne] | Festival de théâtre des Amériques [Montréal] | Théâtre de la Ville [Paris].

Le point culminant du Festival Festwochen — Berlin, SFB 3

Tout contribue à créer un climat fantastique tellement réussi — Lisbonne, Publico

Tous interprétés par un extraordinaire Paul Savoie — Rome, L'Umanità

Portrait d'artiste d'une grande justesse — Montréal, Le Devoir

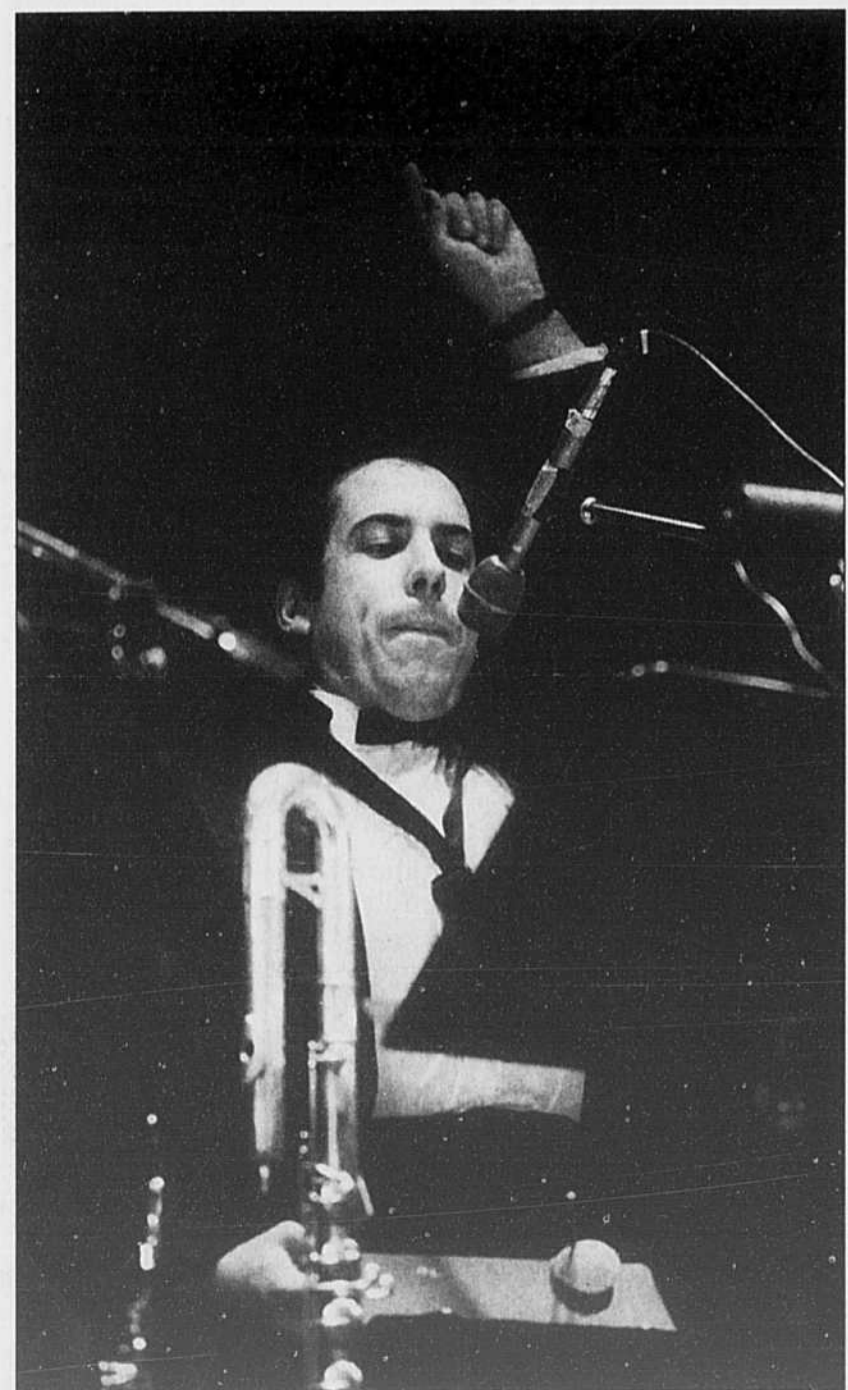
Chaque segment est saisissant... une œuvre d'art signée Denis Marleau — Montréal, La Presse

Immersion troublante au royaume de l'ironie et de la mort... Subtilement réjouissant. — Paris, Le Nouvel Obs.

12 au 28 février au Théâtre d'Aujourd'hui 3900, rue St-Denis, Montréal
GUICHET: 282-3900

Pour tout achat fait avant le 12 février, obtenez une réduction de 5\$ sur les disques

LES ARTS
du Mercredi



Jean Deromes

SYLVAIN LAFLEUR

le groupe de la veillée

Mademoiselle
Else

d'Arthur Schnitzler

adaptation et mise en scène
de Carmen Jolin

avec
Brigitte Saint-Aubin
Jean-René Ouellet
Marie-Hélène Copti
François-Étienne Paré
Richard Lemire
Alexandre Solopov

Scénographie Anick La Bissonnière
Costumes Gilles-François Therrien
Conseil musical Alexandre Solopov

THÉÂTRE
ESPACE
LA VEILLÉE

BANQUE
LAURENTIENNE

SUPPLÉMENTAIRES
les 17, 18 et 19 février

1371, rue Ontario Est
Réservations : 526-6582
Réseau Admission : 790-1245
(mardi au samedi 20h, dimanche 16h)

du 27 janvier au 15 février 1998

LES ARTS
CINÉMA

Kassovitz en écorché vif

Dès sa sortie à Cannes, *Assassin(s)* a été vertement décrié par la critique. Le film prend l'affiche vendredi prochain. Et Kassovitz s'en est presque remis.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Dernièrement, Mathieu Kassovitz a fait parvenir une vidéocassette de son film *Assassin(s)* au critique du *Figaro* Claude Baignère qui, au lendemain de la projection cannoise, l'avait qualifié du «plus mauvais film de l'histoire du cinéma». Une petite note était jointe à l'envoi: «Pour la critique la plus nulle de l'histoire du cinéma.» «Mon film a peut-être des défauts, on peut l'aimer ou ne pas l'aimer, décrète-



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Mathieu Kassovitz

t-il aujourd'hui, mais ce n'est certainement pas le plus mauvais film de l'histoire du cinéma.»

Les rapports de Kassovitz avec la presse française sont tout sauf harmonieux. Appliquer le mot houleux relève du doux euphémisme. La conférence de presse post-*Assassin(s)* à Cannes fut une véritable curée avec hallali, injures au cinéaste et coups de gueule de la vedette Michel Serrault, qui volait au secours de son poulain. «Sifflez, tapez, faites ce que vous voulez, lançait le comédien aux critiques, mais arrêtez de nous demander d'expliquer le film. Démondez-vous pour comprendre.»

Kassovitz se dit encore sonné. Lui qui avait récolté deux ans plus tôt un tel succès avec *La Haine* (couronné à Cannes du prix de la mise en scène) si couru du public, lui dont le premier long métrage *Métisse* avait glané son bouquet de louanges, a traversé une frontière après la réception française sanglante réservée à son film *Assassin(s)*. On ne le porte plus aux nues. On ne lui crie plus des injures. Il est redevenu un peu monsieur Tout-le-monde. Le calme après la tempête.

Le jeune cinéaste montre du doigt les médias de l'Hexagone, crie au règlement de comptes, persuadé qu'on n'a pas jugé son film pour ce qu'il était, mais en fonction de toutes sortes de critères émotifs, à la gueule du client, la sienne, on l'aura compris.

«J'avais passé deux ans à insulter les journalistes français qui avaient transformé *La Haine* en œuvre grand spectacle au lieu de s'intéresser à ce que le film dénonçait. Avec *Assassin(s)*, je leur disais: «J'ai trente ans et je vous emmerde». Message reçu.

Il est sympathique, Kassovitz, avec son regard sensible d'écorché vif et ses révoltes contre l'establishment: les bavures des policiers et des dirigeants, leur manque d'éthique alors qu'ils devraient donner l'exemple, la complaisance des médias envers la violence qu'ils exhibent sans en mesurer l'impact. Sympathique et un peu naïf.

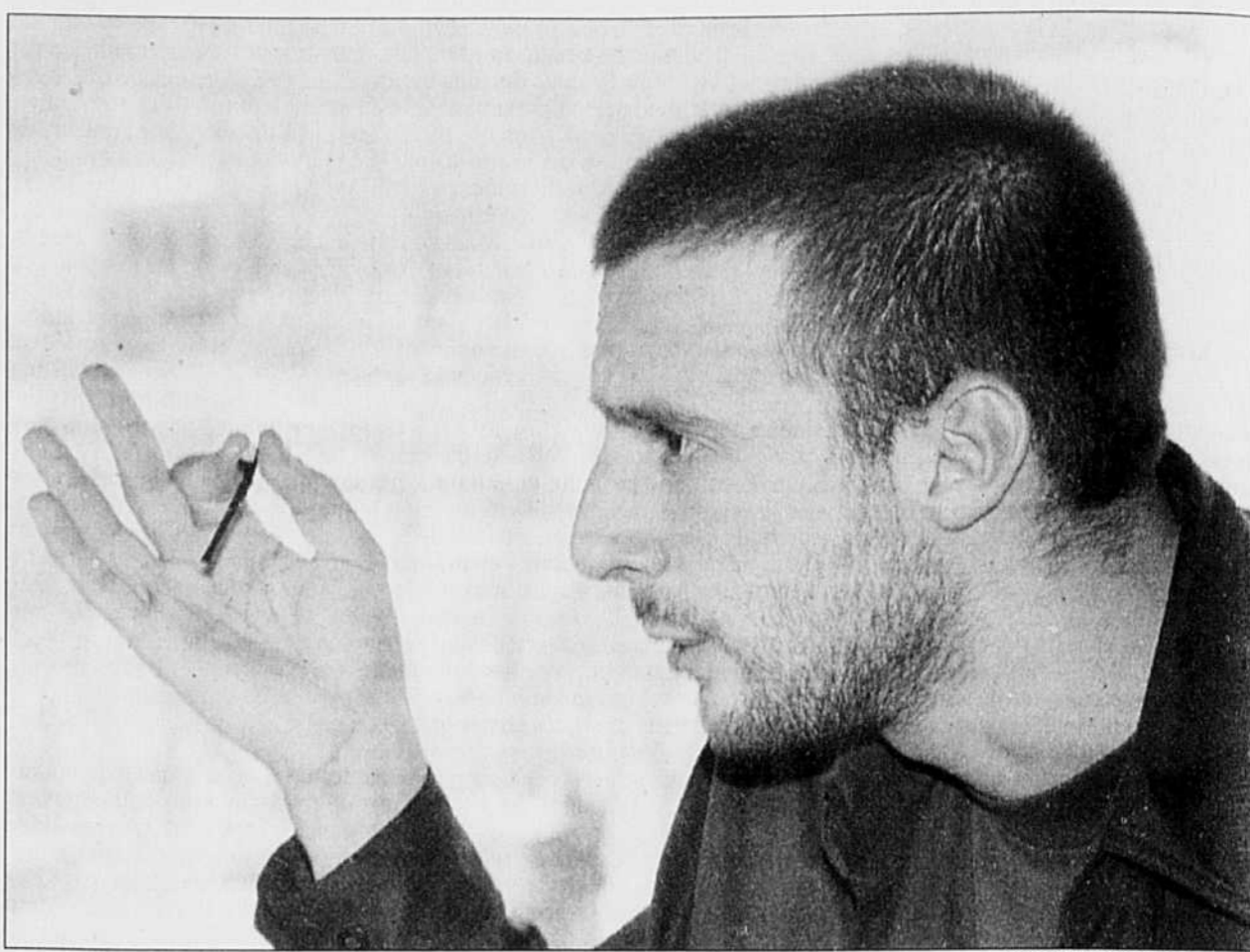
Embrasser large

Le film raconte l'histoire d'un assassin professionnel (Michel Serrault), fier d'obéir à un certain sens de l'éthique, qui entreprend de transmettre son code de travail à un petit paumé d'une trentaine d'années (Kassovitz) avant de se choisir un apprenti plus jeune. Force images télévisuelles viennent tracer un lien entre des scènes de violence parfois à peine soutenables et ce que véhicule le petit écran en ce qui a trait aux messages érotico-sanglants.

«Je voulais démontrer que ce qu'on apprend à nos enfants, ils nous le balancent ensuite sur la tête. La télé a trop de pouvoir. Certains enfants ne vivent que par elle, sans faire la différence entre la fiction et le réel. La violence urbaine devient de plus en plus désespérée.»

Développé et inspiré par un de ses propres courts métrages, également nommé *Assassin*, Kassovitz dit avoir eu envie de pousser l'idée qu'on vit, qu'on rigole, tandis que des villages algériens sont massacrés. Il a cherché à superposer ces mondes parallèles pour en montrer l'absurdité.

Kassovitz a embrassé large avec cet *Assassin(s)*, dont il fut à la fois scénariste, réalisateur, interprète et monteur. L'aventure fut pour lui une sorte de cauchemar. Il voulait Michel Serrault comme interprète principal, mais l'acteur n'était disponible que sur-le-champ. «Le scénario n'était pas terminé. On écrivait les scènes pendant



Mathieu Kassovitz s'est presque remis de la sortie houleuse de son film à Cannes.

le tournage. Les techniciens ne comprenaient pas ce que je faisais. Avec Serrault, ça a été dur au début, puis les choses se sont tassées. Mais je me suis dit: ce film, on va le faire souffrir jusqu'au bout, en déstructurant le récit.

Je ne cherchais pas à offrir quelque chose d'agréable, mais à montrer la violence crue. Là où j'ai eu tort, c'est en faisant un film désagréable pour le public. Ça, on ne peut pas...»

Le recul aidant, si c'était à refaire, le cinéaste s'y prendrait un peu différemment, côté montage surtout, dont il n'est pas satisfait. Il affirme ne pas être «intelligent», de fonctionner plutôt à l'instinct. «Je suis un bourgeois révolté», clame-t-il.

N'empêche qu'il n'a pas l'intention de faire des films sociaux toute sa vie. D'ailleurs, depuis trois mois, Kassovitz est à Los Angeles où il écrit le scénario d'une œuvre de science-fiction qu'il réalisera en anglais pour le compte de la Gaumont (comme avait fait Besson avec *Le Cinquième Élément*). Est-ce un adieu à la France cruelle? Il s'en défend bien, déclare avoir deux ou trois projets dans ses tiroirs dont quelques-uns à tourner chez lui. Il n'a pas fini de rebondir. Que la France (et l'Amérique) se le tiennent pour dit.

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

« UN FILM À VOIR... UNE PURE MERVEILLE! »
- Marc-André Lussier, C'est bien meilleur le matin. R.C.

« UN RARE BONHEUR »
- Odile Tremblay, Le Devoir

« MA VIE EN ROSE EST UN EXCELLENT FILM, D'UNE RARE INTELLIGENCE »
- Patrick Gauthier, Le Journal de Montréal

« UN FILM MAGNIFIQUE »
- Christiane Charette, R.C.

« UN MUST »
- Nathalie Pétrowski

ma vie en Rose

Un film de Alain Berliner

En nomination pour le César de la meilleure première œuvre

GAGNANT GOLDEN GLOBE MEILLEUR FILM ÉTRANGER

Haut et Court présente un film de ALAIN BERLINER
MICHELLE LAROQUE • JEAN-PIERRE COFFÉY • HÉLÈNE VINCENT • GEORGES DU FRESNE
RÉALISÉ PAR ALAIN BERLINER

DISTRIBUÉ PAR MOTION INTERNATIONAL, UNE SOCIÉTÉ DU GROUPE COSCIENT

CONSULTEZ LES GUIDES HORAIRES DES CINÉMAS

FAMOUS PLAYERS ANGRIGNON
FAMOUS PLAYERS CENTRE LAVAL
FAMOUS PLAYERS F.P. & GREENFIELD PARK
CINEPLEX ODEON BOUCHERVILLE
CINEMA PINE STE-ADELE

K.FILMS AMÉRIQUE

ROMAINE

un film de Agnès Obadia

L'AFFICHE! CINEPLEX ODEON COMPLEXE DES JARDINS
Tous les jours: 2:00 - 3:45 - 5:35 - 7:30 - 9:30

«Un film cru et poétique, sensible et sans fard, majestueux et hargneux.»
- Juliette Ruer, VOIR

happy together

Du réalisateur de *Chunking Express*
Wong Kar-Wai
Leslie Cheung / Tony Leung
MISE EN SCÈNE 1997 Cannes

Album rétrospectif Wong Kar-Wai publié aux éditions DIS VOIR disponible en librairie.

A L'AFFICHE! CINEPLEX ODEON QUARTIER LATIN
VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS

CINEPLEX ODEON CENTRE-VILLE
VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS

Palme d'Or Festival de Cannes, 1997

« Kiarostami est le cinéaste de la passion. »
Luc Perreault, LA PRESSE

« Le goût de la cerise est un plaidoyer pour la vie. »
Odile Tremblay, LE DEVOIR

« Kiarostami est un grand cinéaste humaniste. »
Philippe Gajan, ICI

« Un film d'une grande pureté visuelle et narrative. »
Georges Privat, VOIR

le goût de la cerise
Un film d'Abbas Kiarostami

A L'AFFICHE! CINEPLEX ODEON QUARTIER LATIN
VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS

CINEPLEX ODEON CENTRE-VILLE
VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS

Il s'appelle Mondo, personne ne sait d'où il vient, mais quelle beauté que de voir le monde par ses yeux!

DU RÉALISATEUR DE LATCHO DROM

Mondo

UN PETIT PRINCE AUX YEUX NOIRS

un film de TONY GATLIF
d'après la nouvelle de J.M.G. LE CLÉZIO

Distribution La Tête

DÈS LE 13 FÉVRIER!

LES ARTS
CINÉMA

Épique Oscar

OSCAR AND LUCINDA

De Gillian Armstrong. Avec Ralph Fiennes, Cate Blanchette, Tom Wilkinson, Clive Russell. Scénario: Laura Jones, d'après le roman de Peter Carey. Image: Geoffrey Simpson. Montage: Nicholas Bauman. Musique: Thomas Newman. Australie, 1997, 135 minutes.

MARTIN BILODEAU

L'Australienne Gillian Armstrong (*My Brilliant Career*, *Little Women*), chez qui on reconnaît, à chaque nouveau film, une même passion pour les personnages acharnés et décalés par rapport à leur milieu, nous propose aujourd'hui, avec cet *Oscar and Lucinda* magnifiquement photographié, un film au souffle épique et au regard intimiste, adapté du roman de Peter Carey, récipiendaire du Booker Prize en 1988.

Situé au carrefour des grands espaces et des destins d'un pasteur austère et d'une modeste héritière unis par leur passion incontrôlable pour les jeux de hasard, le film atteint son degré de cristallisation lorsque la grandeur des sentiments égale celle des espaces, lorsque la magnificence des lieux est relayée par l'érotisme torride que révèle en deux personnes la communion face à un jeu de cartes.

Élevé par son père, pasteur épiscopalien, dans les landes anglaises, Oscar (Ralph Fiennes) grandit dans la peur de la colère de Dieu, peur qu'il défilera par le jeu, pendant ses études à Oxford. Lucinda (Cate Blanchett), sans famille après le décès de sa mère, part pour Sidney avec, en main, un héritage qu'elle risque en achetant une fabrique de verre, qui s'avère profitable et lui permet d'intégrer les rangs de la vie mondaine, où elle trouve une niche parmi les joueurs de poker.

Rencontrés sur un bateau entre Londres et Sidney, Oscar et Lucinda se reconnaissent immédiatement. Malgré le scandale que provoquent leurs nuits de poker, les amoureux s'aiment au vu et au su du monde pu-

ritain, qu'ils défilent par un ultime pari, celui de réunir l'amour de Dieu et la passion du verre en un seul et même projet: une église de verre.

Film sur la passion du jeu et la pression du dogme, réparties sur un long dégradé de désirs et de peurs, de pulsions et de défis, *Oscar et Lucinda* rappelle *La Leçon de piano*, bien que le film d'Armstrong n'ait pas la rigueur quasi évangélique de celui de Jane Campion. Leur parenté, outre le regard féminin, se révèle par l'époque (le milieu du XIX^e siècle), l'espace (le continent australien en friche), le réalisme poétique de la direction artistique, l'anticonformisme des deux amoureux (qui se traduit par leur mépris des règles sociales et leur volonté d'aller jusqu'au bout de leur amour) et l'érotisme soulevé par une activité innocente (le jeu dans *Oscar et Lucinda*; la musique dans *La Leçon de piano*) qu'ils transcendent.

Il n'est pas plus grande passion que celle qui unit deux inadaptés contre le monde qui les étouffe. Plusieurs cinéastes, comme Scorsese (*The Age of Innocence*), ont réussi à dépasser le thème pour pénétrer la psyché des personnages. Gillian Armstrong n'y parvient qu'à moitié, l'attention du film étant souvent distraite par des personnages secondaires qui, adaptation littéraire oblige, sont essentiels à l'action mais inopportuns dans le cadre d'un scénario qui n'a pas le temps, ni le moyen, de justifier leur existence.



PHILIP LE MASURIER

Cate Blanchett et Ralph Fiennes

Éprouvant de la sympathie pour les personnages mais exclus de leurs pensées — et de leur passion —, les spectateurs en sont quittes pour une très belle promenade dans un monde tissé de codes, de tabous et de secrets, que les deux amoureux traversent comme des guides courageux dans la tempête. Actrice en pleine ascension, Cate Blanchett se révèle surprenante, à la fois légère et inten-

se. Connue, respectée, Ralph Fiennes relève un risque immense dans ce film où, physiquement désavantagé par des dehors frêles, pâles, hésitants, il doit évoquer un mélange de passion et de pitié, de péché et de repentir. Sa performance exceptionnelle révèle enfin l'acteur de haute stature aperçu dans *Schindler's List*, et dont *The English Patient* et *Quiz Show* n'avaient qu'effleuré l'enveloppe.

Descente aux enfers

DESPERATE MEASURES

Réalisation: Barbet Schroeder. Scénario: David Klass. Avec Michael Keaton, Andy Garcia, Brian Cox, Marcia Gay Harden, Erik King, Ephraim Figuera, Joseph Cross.

ODILE TREMBLAY LE DEVOIR

Décidément, Barbet Schroeder s'enlise. Il est toujours triste de voir un talent se perdre au milieu d'une œuvre de commande, sans avoir l'occasion de s'affirmer. Le cinéaste de *Barfly* et de *Reversal of Fortune*, l'ex-jeune loup français qui avait fait des débuts remarqués avec *More*, après s'être battu comme producteur dans le camp de la Nouvelle Vague, semble aujourd'hui bien arrimé à la grosse machine hollywoodienne. Du moins, à travers le controversé *Kiss of Death*, montrait-il encore sa griffe, une sorte de pulsion personnelle. Dans *Desperate Measures*, rien de tel. On se retrouve devant un film d'action, bourré d'invéraisemblances. Décevant, vraiment.

Desperate Measures raconte l'impossible aventure d'un policier dont le fils est gravement malade, qui trouve l'unique donneur de moelle épinière compatible avec son garçon en un dangereux criminel emprisonné pour homicide (Michael Keaton). Quand ce dernier, dans l'hôpital où doit avoir lieu la transplantation en question, assassine tout ce qui bouge chez les mé-

decins et les infirmiers et s'évade, le policier ne peut qu'essayer de sauver la vie du fuyard afin de protéger celle de son enfant.

Desperate Measures sera tout au long une évasion et une chasse à l'homme, un duel entre deux mâles qui s'affrontent, force du bien contre force du mal, avec cascades à la pelle. L'hôpital deviendra champ de bataille, où le personnel et les patients sont enfermés, trucidés, alors que les passerelles sautent et que le petit garçon malade, philosophe de l'histoire, essaie de protéger papa contre son refus de le voir mourir. À cette étape des choses, personne ne se préoccupe de la vraisemblance des péripéties déchainées. Il y a du sang et des explosions. Ça saute et ça bouge sur fond de combat intérieur entre amour paternel et sens du devoir.

Andy Garcia réussit à conserver quelque humanité dans son rôle de père déchiré, et même à dégager des émotions. Il est le seul. Michael Keaton cabotine allégrement dans son rôle de vilain alors que le reste de la distribution s'efface sous le poids de l'insignifiance, dont le petit garçon, incarné par le jeune Joseph Cross, qui récite son rôle avec une bonne volonté qui ne remplace pas le talent. Les actrices surtout sont très mauvaises, faire-valoir de ces héros en poursuites viriles.

Tous les ingrédients à la mode sont au poste: violence, informatique, jolies femmes médecins, avec montage serré, mais rien ne venant rappeler qu'il y a un Barbet Schroeder derrière.

Décrochés

SEUL DANS MON PUTAIN D'UNIVERS

Réalisation: Sylvie van Brabant. Image: Serge Giguère. Documentaire. Au Parallèle.

ODILE TREMBLAY LE DEVOIR

En amont du «no future», il y a la rue, le vertige d'avoir à vivre quelque chose qui ressemble à un vide qui aspire. Ils s'appellent Frédéric, Michel, Noé, Julien. Ils ont passé plusieurs années en centre d'accueil pour des mauvais coups qu'ils ont commis: des vols, des coups, des histoires de drogue. Allez après ça vous réintégrer à une société qui ne vous a pas livré les bons codes.

Sylvie van Brabant, avec derrière elle une carrière de sage-femme et de documentariste, interroge à travers *Seul dans mon putain d'univers* des jeunes gens blessés qui ne savent pas, mais pas du tout, de quoi demain sera construit. Et elle le fait avec beaucoup de sensibilité, de recueillement. On devine sa patience dans l'attente du moment propice à la confidence. Elle a passé une année entière à les écouter.

L'heure n'est pas, ni pour elle ni pour eux, à chercher des coupables et des responsables. Dans ce documentaire, des parents parleront aussi, des mères qui disent qu'un jour, elles n'ont plus été capables de supporter l'attente de leur enfant qui s'encanaillait dans la rue et qu'elles ont appelé la DPJ, sentant là qu'elles mettaient à nu un terrible échec parental.

Ils ont été violents, le sont parfois encore. Certains ont mis la hache dans la drogue, d'autres n'ont pas pu. Julien est toxicomane. Frédéric crie sa reconnaissance aux éducateurs qui l'ont aidé à se comprendre mieux lui-même. Un troisième canalise sa violence dans le rap. «*Seul dans mon putain d'univers*», chante-t-il. Le centre d'accueil fut pour eux une prison et une école du crime, mais aussi une famille, l'endroit où l'on se serre les coudes. En le quittant, ils ont peur de la solitude qui les guette.

Ils apparaissent ici bien plus structurés, plus lucides qu'on en a parfois l'impression. Ils se sentent floués, bloqués, rêvent pourtant à des lendemains meilleurs. La caméra les capte en mouvement, se promène aussi dans la rue, chez les jeunes sans-abri qui errent, comme un des personnages du film, Michel, happé par le macadam et la lumière de Montréal.

Ce n'est pas que *Seul dans mon putain d'univers* sache conserver toujours son rythme; le montage manque parfois de nervosité, mais toujours le film nous récupère à travers les détresses, les vulnérabilités qui se livrent ici sans fard, sans censure, mais aussi sans réponses. Ce documentaire touchant, dérangeant, présente un miroir noir à une société qui a mal à ses jeunes.

LES ARTS du Maurier présente
LES PRIX D'EXCELLENCE DES ARTS ET DE LA CULTURE 1998

DES PRIX PRESTIGIEUX À LA MESURE DE L'APPORT

REMARQUABLE DES ARTISTES DE LA RÉGION DE QUÉBEC

Félicitations

AUX RÉCIPENDIAIRES



GUY LAVIGNE
Directeur artistique et musical du Chœur de l'Université Laval
PRIX DE SCÈNE
FONDATION DE L'OPÉRA DE QUÉBEC



LUCIEN POIRIER
Ex-directeur de l'École de musique de l'Université Laval (décédé)
PRIX DE LA FONDATION DE L'OSQ
FONDATION DE L'ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE QUÉBEC



WILFRAND GUILLEMETTE
Ex-directeur du Conservatoire de musique de Québec (décédé)



CLAUDE GOSSELIN
Directeur artistique de l'Ensemble vocal Claude Gosselin
PRIX HORS SCÈNE
FONDATION DE L'OPÉRA DE QUÉBEC



BERTRAND ALAIN
Comédien - *Un Timide au palais*
PRIX JANINE-ANGERS
FONDATION DU THÉÂTRE DU TRIDENT



JEAN HAZEL
Scénariste - *La Minute anacostique*
PRIX JACQUES-PELLETIER
FONDATION DU THÉÂTRE DU TRIDENT



FRANCIS MARTINEAU
Comédien - *Sourires de Brighton Beach*
PRIX NICKY-ROY
FONDATION DU THÉÂTRE DU TRIDENT



GILL CHAMPAGNE
Metteur en scène - *La Minute anacostique*
PRIX DE LA MEILLEURE MISE EN SCÈNE
FONDATION DU THÉÂTRE DU TRIDENT



DENISE GAGNON
Comédienne
PRIX DES ABONNÉS DU THÉÂTRE DU TRIDENT
ET pour *Moulin à paroles*
PRIX PAUL-HÉBERT
FONDATION DU THÉÂTRE DU TRIDENT



MARCEL JEAN
Artiste peintre et sculpteur - *Peintures*
PRIX RECONNAISSANCE VIDERE
VIDERE



PAUL BÉLIVEAU
Artiste peintre - *Les déplacements périphériques et Lux aeterna*
PRIX DISTINCTION VIDERE
VIDERE



NATALIE ROY
Artiste multidisciplinaire - *Artistes d'anémone (des millions d'étoiles et l'épaisseur d'un cheveu)*
PRIX DISTINCTION VIDERE
VIDERE



DENIS LEBRUN
Directeur général du Salon du livre de Québec et coordonnateur de la Foire internationale du livre en sciences humaines et sociales de Québec
PRIX DU DÉVELOPPEMENT CULTUREL (PRIX FRANÇOIS-SAMSON)
CONSEIL DE LA CULTURE DE LA RÉGION DE QUÉBEC



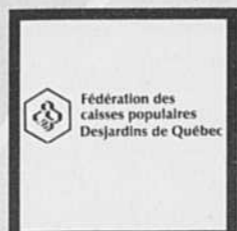
YVES LAFRAMBOISE
Auteur - *Villages pittoresques de Québec*
PRIX DES ABONNÉS DE LA BIBLIOTHÈQUE DE QUÉBEC
L'INSTITUT CANADIEN DE QUÉBEC



BERNARD LABADIE
Directeur artistique et musical des Violons du Roi, de la Chapelle de Québec et de l'Opéra de Québec
PRIX DU RAYONNEMENT INTERNATIONAL
CONSEIL DE LA CULTURE DE LA RÉGION DE QUÉBEC
ET
PRIX DE L'INSTITUT CANADIEN DE QUÉBEC
L'INSTITUT CANADIEN DE QUÉBEC



SALON DU LIVRE DE QUÉBEC
PRIX VILLE DE QUÉBEC
VILLE DE QUÉBEC



FÉDÉRATION DES CAISSES POPULAIRES DESJARDINS DE QUÉBEC
PRIX ARTS ET AFFAIRES
CHAMBRE DE COMMERCE ET D'INDUSTRIE DU QUÉBEC MÉTROPOLITAIN



FESTIVAL D'ÉTÉ DE QUÉBEC du Maurier
PRIX DE L'ÉVÉNEMENT DE L'ANNÉE
COMMISSION DE LA CAPITALE NATIONALE DU QUÉBEC

MERCI À NOS COMMANDITAIRES



LES ARTS

VITRINE DE LA VIDÉO

Histoire de genres

MARTIN BILODEAU

Les nouveautés se bousculent sur les tablettes depuis quelques semaines. A tel point qu'il devient aisé de les réunir par genres. C'est pourquoi, de la plus belle à la plus bête, la comédie d'Europe est à l'honneur cette semaine.

ANTONIA ET SES FILLES

★ ★ ★ 1/2

Récipiendaire, en 1995, de l'Oscar du meilleur film étranger, *Antonia et ses filles*, savoureuse chronique d'après-guerre au féminin, se déroule dans un très petit village paysan de Hollande. Revenue pour y enterrer sa mère, Antonia (merveilleuse Willeke Van Ammerlooy) décide d'y rester avec sa fille adolescente. Commence alors un voyage à travers quatre décennies, éclairé par quatre générations de femmes qui, dans le confort rustique d'une ferme généreuse, vivront leurs désirs et leurs peines, l'amitié et le partage, sentiments qui se cristalliseront autour de la grande table champêtre d'Antonia.

Ode au pacifisme, à l'ambition et à l'indépendance des femmes, ce récit imprégné d'humour, de poésie et de fantaisie, donne naissance, malgré le nombre considérable de thèmes embrassés, à un film léger et primesautier, où la spiritualité et la tolérance tiennent une place prépondérante, où la religion et l'arrogance sont perçus comme les principaux obstacles à l'épanouissement, tant des individus que de leurs communautés.

Réalisée par Marleen Gorris et produite par les Pays-Bas, la Belgique et le Royaume-Uni, cette douce comédie grand public est offerte aux cinéphiles maison dans sa version originale néerlandaise, avec sous-titres français.

TENUE CORRECTE EXIGÉE

★ ★ 1/2

Tenue correcte exigée, du Français Philippe Lioret, s'inscrit dans le prolongement de la comédie française traditionnelle, où les rapports entre maris, femmes et amants sont au cœur de l'affaire. Il suffit, en effet, de jeter une poignée de «grains de pavot sur les pavés de leur amour», et les voilà qui patinent pendant une heure et demie, dépassés par les événements qui s'enchaînent sans qu'ils puissent les contrôler.

C'est ce qui se produit lorsque Richard (Jacques Gamblin), ex-homme



Une scène d'*Antonia's Line*, de Marleen Gorris

ARCHIVES LE DEVOIR

d'avenir devenu clochard, parvient, avec l'aide de Lucy (Elsa Zylberstein), une prostituée mondaine, à pénétrer dans un chic hôtel parisien pour y retrouver sa femme (Zabou), qu'il n'a pas vue depuis dix ans, et de laquelle il veut divorcer pour ne pas la mêler à ses problèmes judiciaires. Remariée à un politicien américain, celle-ci l'envoie valser pendant qu'à l'arrière-plan, le propriétaire de l'hôtel (Jean Yanne, plus grognon que jamais) perd les pédales et que les clients, un à un, ajoutent leur grain de sel à une confusion (qui est qui? qui fait quoi? qui est avec qui?) qui bientôt se généralise.

Tonitruante, endiablée, assez misogyne et plutôt misanthrope — comme la plupart des comédies héritières de la tradition guignolesque —, cette amusante promenade au cœur d'un monde social nanti et hermétique expose aussi, dès le deuxième verre, le revers vulgaire, corrompu et méchant. Dommage, cependant, que le discours humaniste du film, dont Richard et Lucie sont les ambassadeurs, ne porte pas à conséquence une fois assénées les trois ou quatre répliques massues qui s'y rapportent.

de l'Anglais Mike Leigh pour les personnages mal dans leur peau, qui parcourt la vie sur une voie de garage. Or si *Naked* et *Secrets and Lies* étaient les œuvres d'un pointilliste, *Career Girls* est celle d'un graffittiste. Les contours y sont appuyés et les personnages typés, à l'accent cockney très coloré, sont dessinés approximativement. Qu'à cela ne tienne, la sensibilité de Leigh, qui se manifeste par une brutalité d'écriture accentuée par le jeu presque caricatural des acteurs, sa capacité de faire rayonner des personnages sombres, de faire rire des spectateurs émus, élève tous ses films, majeurs ou mineurs, à des kilomètres au-dessus de la mêlée.

FANTÔME AVEC CHAUFFEUR

★

Gérard Oury (*Les Aventures de Rabbi Jacob*) n'a jamais fait dans la dentelle, mais cette fois c'est grave. Grave parce que *Fantôme avec chauffeur* ne compromet pas que la réputation de son auteur, mais aussi celle d'un des plus grands comédiens français vivants, Philippe Noiret. Ce dernier arpente avec une bonhomie inquiétante l'espace-cadre de cette farce bête et tellement franchouillarde qu'elle relève du folklore. Folklore du «ciel mon mari», du baiseur baisé, du papa «c'est pour ton bien» et de l'associé véreux, qui tisse la toile d'un récit où un p.d.g. (Noiret) et son chauffeur

(Gérard Jugnot), tous deux assassinés, se promènent, invisibles, parmi les leurs, le temps de régler des comptes et de gérer certains sentiments. Fiston comprendra papa, Georges fera la paix avec maman, l'assassin s'autopunira, les amants et les maîtresses se disperseront, bref, tout rentrera dans l'ordre, au terme d'un récit parsemé d'effets spéciaux dignes d'un jeu Nintendo. Et dire que les Français demandent des comptes à Hollywood. Pfff!



filles d'aujourd'hui
« Deux fois bravo! »
Une merveilleuse nouvelle tranche de vie comique
Les Sœurs SUSAFF & JERRY

Un film de SYLVIE VAN BRABANT

De fulgurants éclairs de lucidité. SAISSISSANTI

SEUL
dans mon putain d'univers

CINÉMA PARALLÈLE
3682 boul. St-Laurent, 843 47.11
du 6 au 19 février 1998
17h00 et 19h00 sam & dim. 13h00, 17h00, 19h00

CONCERT SYMPHONIQUE

réunissant une centaine de musiciens du Conservatoire de musique de Montréal et de la Faculté de musique de l'Université de Montréal

Richard STRAUSS Maurice RAVEL Claude DEBUSSY

le samedi 14 février 1998 à 20 h

Église Saint-Jean-Baptiste
4237, rue Henri-Julien, Montréal

Chefs d'orchestre
Louis Laviguer • Jean-François Rivest

ENTRÉE LIBRE

Gouvernement du Québec
Ministère de la Culture et des Communications

Université de Montréal
Faculté de musique

« RÉCOMPENSÉ ET CHALEUREUSEMENT ACCUEILLI D'UN OCÉAN À L'AUTRE, THOM FITZGERALD APPARTIENT À UN CLUB ANGLO-SAXON TRÈS SÉLECT... »

Martin Bilodeau, LE DEVOIR

« Fitzgerald impressionne : son film des plus originaux porte une charge visuelle percutante ! Séduisant... lumineux... audacieux... »

Marc-André Lussier, LA PRESSE

« Un film maîtrisé... ironique... émouvant : tous sont remarquables ! »

Éric Fourlanty, VOIR

Le Jardin Suspendu

v.f. de The Hanging Garden

- GAGNANT**
aux festivals de :
Sundance, Toronto,
Atlantic, Vancouver
- PRIX:
- film le plus populaire
 - prix du public
 - meilleur scénario
 - meilleure réalisation
 - meilleur acteur
 - meilleure actrice
 - prix Claude-Jutra
 - prix de la ville de Toronto
 - prix viacom
 - prix tmn
 - prix Rogers

CINEPLEX ODEON FILMS CANADA PRÉSENTE UNE PRODUCTION TRIPTYCH MEDIA/GALAFILM/EMOTION PICTURES
"LE JARDIN SUSPENDU" AVEC CHRIS LEAVINS TROY VEINOTTE KERRY FOX SARAH POLLEY SEANA MCKENNA PETER MACNEILL
JOAN ORENSTEIN CHRISTINE DUNSWORTH JOEL S. KELLER JOCELYN CUNNINGHAM MARTHA IRVING HEATHER RANKIN
ASHLEY MACISAAC DISTRIBUTION DES RÔLES MARSHA CHESLEY JOHN DUNSWORTH CRÉATION DES COSTUMES JAMES A. WORTHE
COMPOSITEUR JOHN ROBY CONCEPTION VISUELLE TAAVO SOODOR MONTAGE SUSAN SHANKS DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE DANIEL JOBIN
PRODUCTEUR DÉLÉGUÉ GILLES BELANGER PRODUCTEUR ASSOCIÉ MARK HAMMOND PRODUIT PAR LOUISE GARFIELD ARNIE GELBART
THOM FITZGERALD ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR THOM FITZGERALD

PRODUIT AVEC LA PARTICIPATION DE TÉLÉFILM CANADA, LE FONDS HAROLD GREENBERG, CHANNEL 4,
NOVA SCOTIA FILM DEVELOPMENT CORPORATION,
NOVA SCOTIA FILM INDUSTRY TAX CREDIT, GOUVERNEMENT DU QUÉBEC (PROGRAMME DE CRÉDIT D'IMPÔT)
ET PROGRAMME DE CRÉDIT D'IMPÔT POUR FILM DU VIDÉO CANADIEN
© 1997 1196991 ONTARIO LTD. 9054 7237 QUÉBEC INC. 2000788 NOVA SCOTIA LTD.
Tous droits réservés. BANDE SONORE DISPONIBLE SUR DISQUES VIRGIN

Virgin b'heivie(r)

20% de rabais sur tous vos achats tout le mois de février.

Heureusement que l'électricité est revenue!

LA BOÎTE NOIRE

4450, rue St-Denis, Montréal 287-1249
380, rue Laurier Ouest, Outremont 277-6979
http://www.boitenoire.com

(rabais applicable sur l'achat de vidéocassettes, DVD et produits dérivés)

13 LANGAGE VULGAIRE

VERSION FRANÇAISE FAMOUS PLAYERS PARISIEN ★

VERSION ORIGINALE ANGLAISE FAMOUS PLAYERS CENTRE EATON ★

À L'AFFICHE!

LES ARTS

À L'ÉCRAN

★★★★: chef-d'œuvre
 ★★★: remarquable
 ★★: très bon
 ★: correct sans plus
 ☆: très faible
 : pur cauchemar

MARIUS ET JEANNETTE

★★★★

Un des films les plus toniques et les plus réjouissants de l'année, joué avec un naturel fou. Le Marseillais Robert Guédiguian roule depuis longtemps, toujours avec la même bande d'acteurs copains, mais *Marius et Jeannette* constitue indubitablement son œuvre la plus achevée, la plus joyeuse et la plus enlevante. Sous le soleil de Provence, cette comédie amoureuse dit la rencontre entre deux quadragénaires malmenés par la vie, Marius (Gérard Meylan) et Jeannette (merveilleuse Ariane Ascaride). Il y sera question d'amitié, de tolérance, de joie de vivre, à travers une exquise galerie de portraits gratinée façon Midi. Complexe Desjardins.
Odile Tremblay

LE GOÛT DE LA CERISE

★★★ 1/2

Coiffé de la Palme d'or au dernier Festival de Cannes, ce film lent, difficile et exigeant du cinéaste iranien Abbas Kiarostami, ne plaira qu'à des cinéphiles très avertis. Au grand public, cette métaphore lancinante sur un Iran en perte de souffle apparaîtra sans doute d'un ennui mortel. Mais qui se laisse porter par l'hypnose du climat de désespoir, par cette quête d'un homme au bord du suicide qui cherche une main pour verser une poignée de terre sur sa tombe, entrera dans un univers riche et tissé de non-dits, d'une grande pureté narrative, au rythme pourtant cassé par un dénouement déroutant. Quartier Latin.
O. T.

IRMA VEP

★★★ 1/2

Portrait d'un film raté par un cinéaste (Olivier Assayas) bourré de talents, *Irma Vep* s'inspire de *Vampires*, un feuilleton de Louis Feuillade qui, au début du siècle, a fait fureur. Chargé d'en faire un remake contemporain, Vidal (Jean-Pierre Léaud, cabotin) perd bientôt la tête, puis son équipe perd patience. Seule Maggie Cheung (jouée par elle-même), vedette hong-kongaise en qui Vidal voyait une Irma Vep moderne, vivra le fantasme jusqu'au bout. Réflexion brillante sur l'art comme moyen de survivre au commerce, *Irma Vep* est aussi un film plein de sensations, de sentiments, d'anxiété et de dérision. Cinéma du Parc.
Martin Bilodeau

MA VIE EN ROSE

★★★ 1/2

Ce premier long métrage du Belge Alain Berliner (sacré meilleur film étranger aux Golden Globes) remporte un franc succès international, au demeurant très mérité. Sur le thème casse-gueule d'un jeune garçon qui croit être une fille, le réalisateur a créé une œuvre irrésistible, mêlant drame, comédie et onirisme sur des couleurs folles. Le film est porté par le charisme du jeune Georges du Fresne et de Michèle Laroque, laquelle incarne la mère de l'enfant en jouant de tous les registres sans tomber dans la caricature. Parisien et Centre Laval.
O. T.

THE HANGING GARDEN (LE JARDIN SUSPENDU)

★★★ 1/2

Premier film du Canadien d'adoption Thom Fitzgerald, *The Hanging Garden* est un astucieux mélange d'atmosphères et de styles, de sens et de références, qui compose un climat poétique proche du conte psychanalytique. Portrait d'une famille dysfonctionnelle vue à travers le regard d'un homosexuel revenu auprès des siens après dix ans d'absence, ce film entremêle les thèmes conflictuels de la religion, de la famille et de l'individu, abordés avec humour et lucidité par un scénario fantaisiste rempli de zones d'ombre. Centre Eaton (v.o.); Parisien (v.f.).
M. B.

HAPPY TOGETHER

★★★ 1/2

Remarqué sur la scène internationale avec *Chunking Express*, Won Kar-wai nous offre aujourd'hui *Happy Together*, un film moderne, éfréné, poétique, chorégraphique, récit hachuré de deux gais hong-kongais en exil en Argentine, qui assimile admirablement la singularité esthétique et l'audace narrative de son auteur. Un film un tantinet branché, que le jury du dernier Festival de Cannes a récompensé d'un prix de mise en scène mérité. Quartier Latin (v.o., s.-f.), Centre-ville (v.o., s.-f.).
M. B.

THE WINTER GUEST

★★★

Le comédien britannique Alan Rickman fait un intéressant premier passage à la réalisation avec un film anti-hollywoodien, collé aux sources du cinéma britannique. *The Winter Guest* donne la vedette à Emma Thompson et à sa mère Phyllida Law, à travers un duo

mère-fille entre une veuve inconsolable et sa génitrice qui s'incruste. Sur des images superbes de paysages de lande écossaise glacée, avec des personnages en dérouté livrés parfois sans codes, cette œuvre d'atmosphère belle et intense, malgré un rythme qui s'alanguit parfois, constitue un coup d'essai très prometteur pour le Rickman cinéaste. Cinéma du Parc.
O. T.

NETTOYAGE À SEC

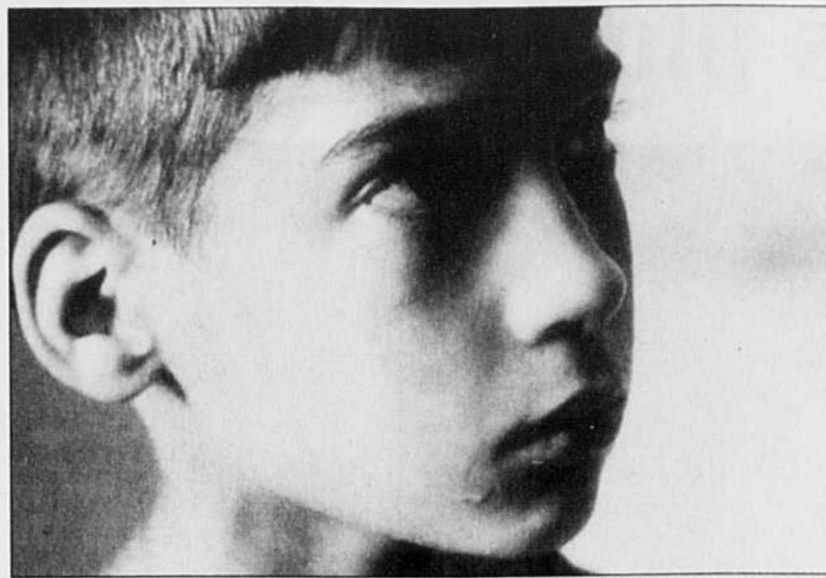
★★★

Exploration en demi-tons du désir comme rempart contre l'étouffement de la vie de province, *Nettoyage à sec* d'Anne Fontaine est un film exigeant, sur le fil du rasoir entre drame et portrait de mœurs. Miou-Miou et Charles Berling y campent un couple troublé par l'arrivée inopinée dans leur vie d'un ange de la séduction, quasi androgyne, qui mettra le feu à leur vie. Désir trouble, aspirations à la liberté prenant à bras-le-corps les tabous sexuels en des scènes parfois très crues, le cinéaste crée un film sensible, tout en tension maîtrisée, qui va bravement au bout de son sujet. Au Quartier Latin.
O. T.

KUNDUN

★★ 1/2

On a connu Martin Scorsese plus décapant et anarchiste dans ses positions que dans ce *Kundun*. Sur une réalis-



SOURCE MOTION INTERNATIONAL

Ma vie en rose, le premier long métrage d'Alain Berliner.

tion maîtrisée au demeurant, servie par des images fort belles, cette œuvre par laquelle le cinéaste de *Taxi Driver* et de *GoodFellas* aborde le destin du dalaï lama à l'heure de l'invasion du Tibet par la Chine, demeure assez académique, sans le souffle et la force qui ont fait sa marque. Au Loews.
O. T.

AS GOOD AS IT GETS

★★ 1/2

James L. Brooks (*Terms of Endearment*) possède un don incomparable

pour les personnages typés et les dialogues affûtés. Si *As Good As It Gets* n'est pas son meilleur film, il donne néanmoins à Jack Nicholson son plus beau rôle depuis longtemps. Celui-ci incarne un misanthrope obsessif dont le monde s'écroule lorsqu'il se voit forcé de garder le cabot de son voisin hospitalisé (Greg Kinnear) et que la seule serveuse (Helen Hunt, lumineuse) qui accepte de le servir au café du coin s'absente. Bien rythmé, délicieusement assaisonné de personnages secondaires, cette variation moderne et urbaine sur le thème dickensien du don gratifiant survit à ses

bons sentiments et à sa morale rabâchée. Faubourg, LaSalle et Brossard.
M. B.

GREAT EXPECTATIONS

★★

Le cinéaste mexicain Alfonso Cuarón a fait une lecture très libre de ce classique de Dickens, transposant l'action dans un autre temps (aujourd'hui) et un autre monde (la Floride rurale et New York), et modifiant la trame sans renier les thèmes. Or, du destin et de ses revers, de la fatalité et de ses pièges, qui sont toujours au cœur de cette histoire d'amour entre un pauvre orphelin et une jeune fille du monde, ne reste ici qu'une intrigue bien ficelée mais sans âme, défendue par des acteurs talentueux (Ethan Hawke, Chris Cooper), parfois mal choisis (Gwyneth Paltrow). Faubourg (v.o.); Quartier Latin (v.f.).
M. B.

ROMAINE

★★

Cette petite comédie ludique et fantaisiste signée Agnès Obadia, une jeune cinéaste française, raconte l'histoire d'une femme un peu timorée qui s'émancipe au fil des vacances qu'elle passe avec des copines, au fil des rencontres avec des hommes. Quelques belles idées ainsi qu'une interprétation pleine de fraîcheur d'Obadia (dans le rôle-titre) rachètent en partie

la fausse naïveté qui enrobe le tout et la résolution un peu facile d'un scénario qui avait soulevé des enjeux plus sérieux. Complexe Desjardins.
M. B.

POUR RIRE

★ 1/2

Comédie noire signée Lucas Belvaux, *Pour Rire* parvient mal à trouver son ton et son tonus. À travers un scénario mal bâti, où les passages entre les niveaux d'absurde et d'onirisme sont mal démarqués, le film se voit desservi par la présence de Jean-Pierre Léaud qui cabotine sombremen dans la peau du mari cocu traquant son rival. Ornella Muti lui donne la réplique en épouse infidèle et confuse, mais le film manque d'unité de jeu et tout boîte.
O. T.

EVE'S BAYOU

★

Ce premier long métrage de Kasi Lemmons, produit sous le patronage de Samuel L. Jackson (qui y tient aussi la vedette), nous introduit au cœur de la Louisiane rurale, au sein d'une famille noire en crise, dominée par le père infidèle. Racontée avec candeur par la cadette, cette histoire de mœurs et d'apprentissage, de fraternité et d'inceste, s'inscrit dans le cadre d'un film pleurnichard, convenu, au pittoresque forcé et à l'émotion absente.
M. B.

THÉÂTRE PLURIEL présente
masculin/féminin
 texte et mise en scène : Michel Laprise
 Avec : Normand D'Amour, Isabelle Drainville, Nadia Drouin, Gérald Gagnon, Danny Gilmore, Marie-Hélène Thibault, Danielle Proulx et David Savard
 Concepteurs : Ludovic Bonnier, Eric Champoux, Sonia Del Rio, Nadyne Deschênes, Benoit Paquette, David Poulin et Daniel Ross
 Du 24 janvier au 12 février 1998, 20h.
 mardi au samedi (et les lundis 26 janvier et 9 février)
 « Laprise a le sens du clin d'œil et du retournement de situation. Marie-Hélène Thibault, désopilante... Normand D'Amour... n'en rate pas une ! »
 Hervé Guay, *Le Devoir*
 « La simplicité et l'originalité du mécanisme fascinent. Michel Laprise et le Théâtre Pluriel ont été fort bien inspirés de créer une production théâtrale originale. »
 Raymond Bernatchez, *La Presse*
 Réservations : (514) 521-4191
 1945, Fullum, Montréal (Frontenac) espace libre

la perle du Portugal
Dulce Pontes
 Première Nord-Américaine de la chanteuse étoile du Portugal
 Le jeudi 26 février à 20h au Théâtre St-Denis
 Billets disponibles au Théâtre St-Denis réservations 790.1111
 Produit par Fogel-Sabourin

PALMARÈS ♦ DISQUES
Champigny
 CLASSIQUE
 1. VIAGGIO ITALIANO, ANDREA BOCELLI, PHILIPS 16,95\$
 2. THE VOICE OF THE CENTURY, MARIA CALLAS, EMI 16,95\$
 3. LA DIVA II, NATALIE CHOQUETTE, ISBA 17,95\$
 4. TIME TO SAY GOODBYE, SARAH BRIGHTMAN, ANGEL 16,95\$
 5. ON THE MUSE'S ISLE, DANIEL TAYLOR, ATMA 16,95\$
 JAZZ BLUES INTERNATIONAL
 1. BUENA VISTA SOCIAL CLUB, RY COODER, NONESUCH 17,99\$
 2. INTRODUCING, RUBEN GONZALEZ, NONESUCH 17,95\$
 3. LA LLORONA, LHASA DE SELA, AUDIOGRAM 17,99\$
 4. PAMIETAM, JESZCZE RAZ, MUSIQUE MULTI MONTREAL 17,99\$
 5. O PARAISO, MADREDEUS, VALENTIN DE CARVALHO 17,99\$
 POP FRANCOPHONE
 1. LE JOUR DU POISSON, THOMAS FERSEN, TÔT OU TARD 17,99\$
 2. MA PLUS BELLE HISTOIRE, BARBARA, PHILIPS 22,95\$
 3. SAVOIR AIMER, FLORENT PAGNY, MERCURY 18,95\$
 4. DÉMONS ET MERVEILLES, LAMBERT WILSON, VIRGIN CLASSICS 16,95\$
 5. COLLECTION, CIRQUE DU SOLEIL, BMG 16,95\$
 POP ANGLOPHONE
 1. TITANIC, TRAME SONORE, SONY CLASSICAL 17,95\$
 2. THE BOOK OF SECRETS, LOREENA MCKENITT, WARNER 16,95\$
 3. LET'S TALK ABOUT LOVE, CELINE DION, COLUMBIA 16,95\$
 4. MORE BEST OF, LEONARD COHEN, COLUMBIA 16,95\$
 5. OK COMPUTER, RADIOHEAD, PARLOPHONE 18,95\$
 SUGGESTIONS
 NOUVEL ALBUM Lynda Lemay EN LIBRAIRIE MARDI 16,99\$
 CELEBRATING GRAPPELLI Grappelli/Taylor HONEST 17,99\$
 DOUCE DAME JOLIE Ens. Claude-Gervaise ORATORIO 17,99\$
 4380 St-Denis 844-2587 Mail Champlain 923-2587
 371 Laurier o. 276-2587 5219 Côte-des-Neiges 344-2587

SMCQ JEUNESSE et le Centre Pierre-Péladeau présentent en collaboration avec le Théâtre de Quartier
Demain!
 Huit musiciens, un narrateur et un illustrateur vous entraînent dans la fabuleuse aventure du hardi petit tailleur!
L'HISTOIRE DU PETIT TAILLEUR
 Un conte musical pour toute la famille
 Le dimanche 8 février 1998 à 14 h au Centre Pierre-Péladeau
 Réservations: 987-6919 / 790-1245
 CONSEIL DES ARTS, Gouvernement du Québec, Centre Pierre-Péladeau, SMCQ, le Théâtre de Quartier

La liberté des plus petits

Jean-Frédéric Messier, metteur en scène post-cyberpunk, est tout gentil avec les tout petits.

RÉMY CHAREST
CORRESPONDANT
DU DEVOIR À QUÉBEC

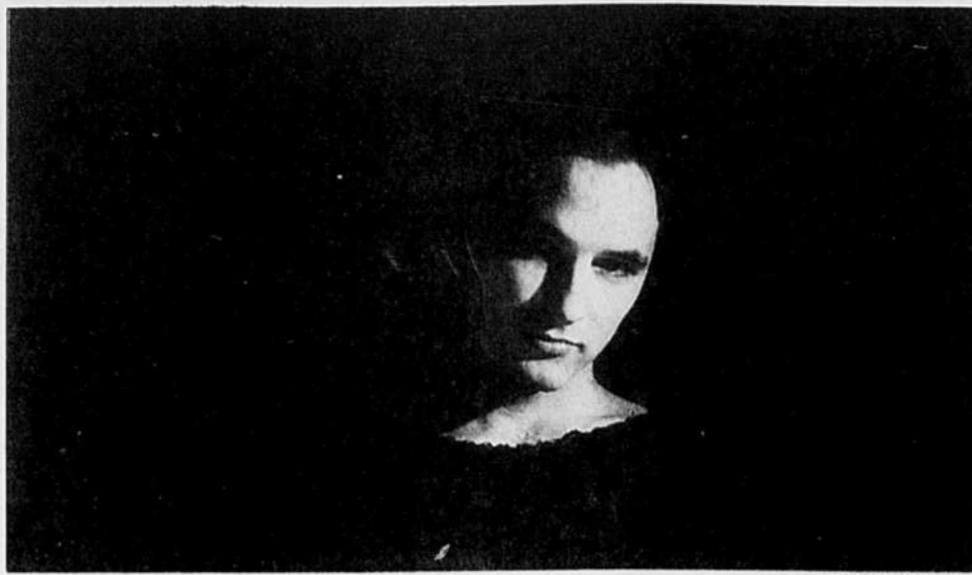
Il était du quatuor d'auteurs qui a fait de *Cabaret Neiges Noires* l'expression par excellence du vide existentiel et du vibrant désespoir de notre époque. Il a exploré le monde plutôt sombre du cyberpunk, créé des spectacles plutôt trash comme *Nuits Blanches*, *Helter Skelter* ou *Oestrus*. Que fait donc un tel metteur en scène dans le monde délicat du théâtre pour enfants? Va-t-il leur donner des cauchemars?

Pas du tout. *Un éléphant dans le cœur*, création dont il assure le texte, la mise en scène et la musique pour le Théâtre des Confettis, et que le grand (et petit) public pourra voir au Périscope les dimanches 8 et 15 février, à 15h, est une histoire on ne peut plus mignonne. Augustin Gagnant, homme un rien renfermé, maniaque d'ordre et d'horaires contrôlés, vivant seul avec son poisson rouge, grimpe dans les rideaux chaque fois que son expansive et spontanée concierge débarque chez lui à l'improviste. Sauf que, un bon soir, Augustin découvre une éléphant appelée Éléonore dans son appartement, et il aura bien besoin de l'aide de sa concierge pour tenter de sortir l'animal de chez lui, une mésaventure qui finira par susciter l'étincelle amoureuse capable de réconcilier le stoïque et l'insouciant.

C'est pas mignon, ça? Jean-Frédéric Messier, s'il esquisse un sourire timide en racontant son histoire (qu'il indique avoir écrit en pensant à son père, «un sauvage qui ne s'assume pas, un homme qui ne veut rien savoir de personne, mais qui a besoin de tout le monde»), assume toutefois sans sourcilier son passage du théâtre adulte noir et dur au théâtre jeunesse coloré et tendre.

«Ca fait rire tout le monde, mais je me sens à l'aise et heureux là-dedans. Je me sens utile, aussi. Les enfants ont besoin de bonnes histoires, ils ont plaisir à les entendre, alors chez les adultes, c'est plutôt moyen. L'imagination, le fantastique sont plus prisés chez les plus jeunes.»

Notons d'ailleurs que le metteur en scène apporte quelques nuances à la vision désespérée qu'on donne de son travail: «Parce que j'ai écrit des affaires très noires, on peut croire que je suis lié à jamais au désespoir. Pourtant, pour moi, même ces textes noirs procèdent d'une énergie vitale. Je me sens moins abattu par des choses comme *Cabaret Neiges Noires* que par des pièces de Marie Laberge.»



Jean-Frédéric Messier

Un regard neuf

Une question d'image et d'étiquette, au fond, qui finit par ajouter à la liberté que Jean-Frédéric Messier ressent dans le théâtre jeunesse, dont il a déjà tâté avec le très charmant *Conte de Jeanne-Marc* qu'il mettait en scène, toujours avec le Théâtre des Confettis, en 1993.

«Les gens me reprochent souvent qu'ils ne comprennent pas mes shows — si c'est trop complexe pour soi, on met ça sur le dos de l'artiste. Mais les enfants n'ont pas ces attentes de tout comprendre. On n'est pas obligé de tout expliquer, de tout justifier. Les choses peuvent arriver pour des raisons beaucoup plus ludiques, comme l'arrivée subite d'un éléphant dans un appartement. Et en plus, les enfants ne penseront pas à moi deux secondes, seulement au spectacle. Alors que, quand on fait des pièces pour adultes, on sent qu'on fait partie du milieu et qu'on est regardé, que les gens se demandent parfois s'ils doivent aimer ça, en fonction de ce que la critique a écrit. Avec un éléphant dans le cœur, si je fais plaisir, ça sera reçu comme tel.»

Etant donné les jugements lapidaires qui ont souvent accueilli ses spectacles pour les grands, Jean-Frédéric Messier a d'ailleurs bien des raisons d'attendre une réception aussi spontanée avec autant d'enthousiasme. Le traitement réservé à *Nuits Blanches*, à la fin de 1991, témoigne d'ailleurs des réticences qu'il peut éprouver. Maltraité sévèrement, ce spectacle à auteurs multiples, à sketches entrecroisés et aux musiques de cabaret déglinguées, a pourtant été une source fondamentale pour *Cabaret Neiges Noires*, autant pour la forme que pour le propos. On pourrait d'ailleurs voir en *Nuits Blanches* une version plus hard, plus pous-

sée de *Cabaret Neiges Noires*, dont la patine et l'humour adoucissaient quelque peu les pointes. Quand on écrira ce petit chapitre de l'histoire du théâtre québécois, il ne faudra pas, en tout cas, oublier l'influence de l'un sur l'autre.

Pour en revenir à nos éléphants, soulignons que Jean-Frédéric Messier s'est entouré, côté scénographie, de l'éclairagiste Sonoyo Nishikawa, auteure de l'éblouissant (mais combien subtil) travail d'éclairages des *Sept Branches de la rivière Ota* de Robert Lepage, et, aux décors et costumes, de Marie-Claude Pelletier, jeune scénographe avec laquelle il avait travaillé sur une mise en scène de *Lions dans les rues* de Judith Thompson, au Conservatoire de Québec. Avec cette dernière, il a misé sur «une esthétique de bébé», un assemblage un rien bric-à-brac d'objets de scène, le tout avec un certain «partipris pour le mauvais goût». Un mauvais goût qui saura sûrement se faire mignon, lui aussi.

Les mécènes sur scène

Dans un tout autre ordre d'idée, signalons que le théâtre du Trident tient, le mardi soir le 10, la deuxième édition d'une soirée-bénéfice pour le moins originale. La soirée *Molière, l'argent et le Trident* invite en effet plusieurs des mécènes de ce théâtre à monter sur scène pour y jouer des extraits de pièces de Molière, histoire de renverser les rôles habituels. D'autres mécènes (car les billets se détaillent à 125 \$ pièce, cocktail et reçu compris) peuvent en profiter pour regarder leurs confrères jouer. L'année dernière, tout le monde s'était diablement bien marré, d'où la récurrence de cette année. On se renseigne au (418) 643-5873.

SUR SCÈNE

GONE WITH THE WIND TWELFTH NIGHT

Le nouveau directeur du Centaur met lui-même en scène cette *Nuit des rois* en la transposant hardiment dans le pays de Scarlett O'Hara à l'époque de la guerre de Sécession. On ne pourrait blâmer son intention de vouloir relire Shakespeare et rafraîchir la manière de le présenter. Le lieu, l'époque, le décor, l'accent et la musique choisis par McCall confèrent au spectacle un style si lourdement connoté qu'il devient bien difficile pour le spectateur d'y saisir la comédie de Shakespeare. Mais cela donne, comme s'accordaient pour le dire plusieurs spectateurs à l'entracte, une «very entertaining» soirée. À l'affiche du Théâtre Centaur jusqu'au 22 février.

Solange Lèvesque

LE PAYS DANS LA GORGE

Théâtralisée par Simon Fortin et mise en scène par Olivier Reichenbach, une histoire de la vie d'Emma La-Jeunesse Albani, cantatrice originaire de Chambly qui a mené une brillante carrière européenne à la fin du siècle dernier. Dans le personnage de la sœur et accompagnatrice de la diva, Louise Forestier manifeste beaucoup d'autorité; Janine Sutto incarne une reine Victoria pas du tout empressée et la soprano Brigitte Marchand chante joliment plusieurs airs connus; les trois recueillent les suffrages des spectateurs. Le texte de Fortin, c'est dommage, ne gâte pas beaucoup l'Albani elle-même (Isabelle Miquelon), qui se trouve reléguée au second plan; or c'est elle qui a le pays dans la gorge. À l'affiche au théâtre du Rideau Vert jusqu'au 14 février.

S. L.

TRAINSPOTTING

Si vous avez jugé l'adaptation cinématographique du roman d'Irvine Welsh édulcorée, la version théâtrale de *Trainspotting* risque de vous transporter davantage. Il s'agit en effet d'un spectacle brut, d'une mise en scène d'une immédiateté pétaradante, mais qui dépeint sans fard une réalité très drue, celle des junkies. D'ailleurs, la traduction de ce texte est d'un verbeur inégalée, tout à fait en adéquation avec le milieu dont il est question. *Trainspotting* bénéficie par surcroît d'une distribution très forte, constituée de jeunes comédiens intenses: David Boutin et Hugues Frenette, en particulier, y sont saisissants. Un spectacle qui, de plus, fait réfléchir sur ce que notre société a vraiment à offrir à une jeunesse, trop souvent hélas!, parfaitement désabusée. En supplémentaire au Quat'Sous jusqu'au 7 mars.

Hervé Guay

LE MISANTHROPE

Voilà un spectacle où la vision claire et rigoureuse d'un metteur en scène (René Richard Cyr) aimante toutes les forces: décor, musique, costumes,

jeu, éclairages, tout s'amalgame avec une harmonie qui permet à cette pièce de Molière de prendre, une fois de plus, un nouveau visage. Le spectateur a alors accès à plusieurs couches de sens; ce qui se passe sur scène ne se passe pas à l'époque de Louis XIV, mais hier, maintenant, demain. C'est cela, une mise en scène. Présenté au Théâtre du Nouveau Monde en prolongation jusqu'au 14 février. On aurait intérêt à réserver rapidement en composant le 866-8668.

S. L.

LES RUES DE L'ALLIGATOR

Dix comédiens jouent une vingtaine de personnages dans cette chronique urbaine d'Abla Fahroud. Le temps de la pièce correspond à peu près à un été pendant lequel Sonia (Nicole Leblanc, avec un accent à couper au couteau et son énergie habituelle), brigadière au coin d'une rue, noue des relations avec des passants et en particulier avec Sophie-Catherine, une adolescente. L'œuvre offre un tableau composé de plusieurs vignettes reliées par la présence de Sonia. Louise Latraverse, de retour au théâtre, s'avère très convaincante; Geneviève Lavigne et Maude Guérin font preuve d'une belle sobriété. Plusieurs autres personnages sont dirigés d'une manière qui les simplifie un peu trop. Une production du Théâtre de La Manufacture, présentée à La Licorne jusqu'au samedi 7 février.

S. L.

BAJAZET


Cette turquerie de Racine est aussi une sombre machination politique. C'est pourquoi il ne faut pas glisser sur l'exposition de cette tragédie, sinon elle perd énormément de son intérêt. Il s'agit même, à cet égard, de l'une des pièces les plus entortillées de l'auteur d'*Andromaque*. Or, la mise en scène de Claude Poissant n'a pas su éclairer le spectateur. Sans arrière-plan politique, le spectacle va carrément à la dérive. Côté distribution, personne n'en sort vraiment grandi. Au risque de paraître cruel, je dirais que ce sont les coiffures qui rendent le mieux le caractère puissamment enchevêtré de *Bajazet*. Comme si à trop miser sur la recherche d'émotions on avait perdu de vue l'essentiel. À l'Espace Go jusqu'au 14 février.

H. G.

MASCULIN/FÉMININ

Les fidèles de l'Espace libre ne se sentiront pas trop dépaysés par ce spectacle où le public est divisé selon le sexe. C'est d'ailleurs l'aspect le plus intéressant de cette expérience théâtrale qui, même si elle sombre un peu trop à mon goût dans le nouvel âge et la pop psycho, se révèle valable. Cela tient certainement aux comédiens qui ont su trouver un ton qui cadre avec le projet. Normand D'Amour et Marie-Hélène Thibault, en particulier, n'en ratent pas une.

H. G.



Le Champ

Age minimum recommandé
9
à 13 ans

de Louise Bombardier

Mise en scène : Claude Poissant
Avec : Paul-Patrick Charbonneau, Sébastien Delorme et Jack Robitaille

Les concepteurs : David Gaucher, Lucie Larose, Bernard White, Ludovic Bonnier et Hélène Langlais-Bernier

Une coproduction du Théâtre du Gros Mécano et du festival Les Coups de Théâtre

Du 3 au 8 février 1998 (Dernière représentation: dimanche à 15 h)

« Louise Bombardier signe un texte remarquable de mystère et de poésie... Brillamment mise en scène par Claude Poissant... l'interprétation et tout le côté technique du spectacle font appel à ce qui fonde l'essence même du théâtre. »
Michel Bélaïr, *Le Devoir*

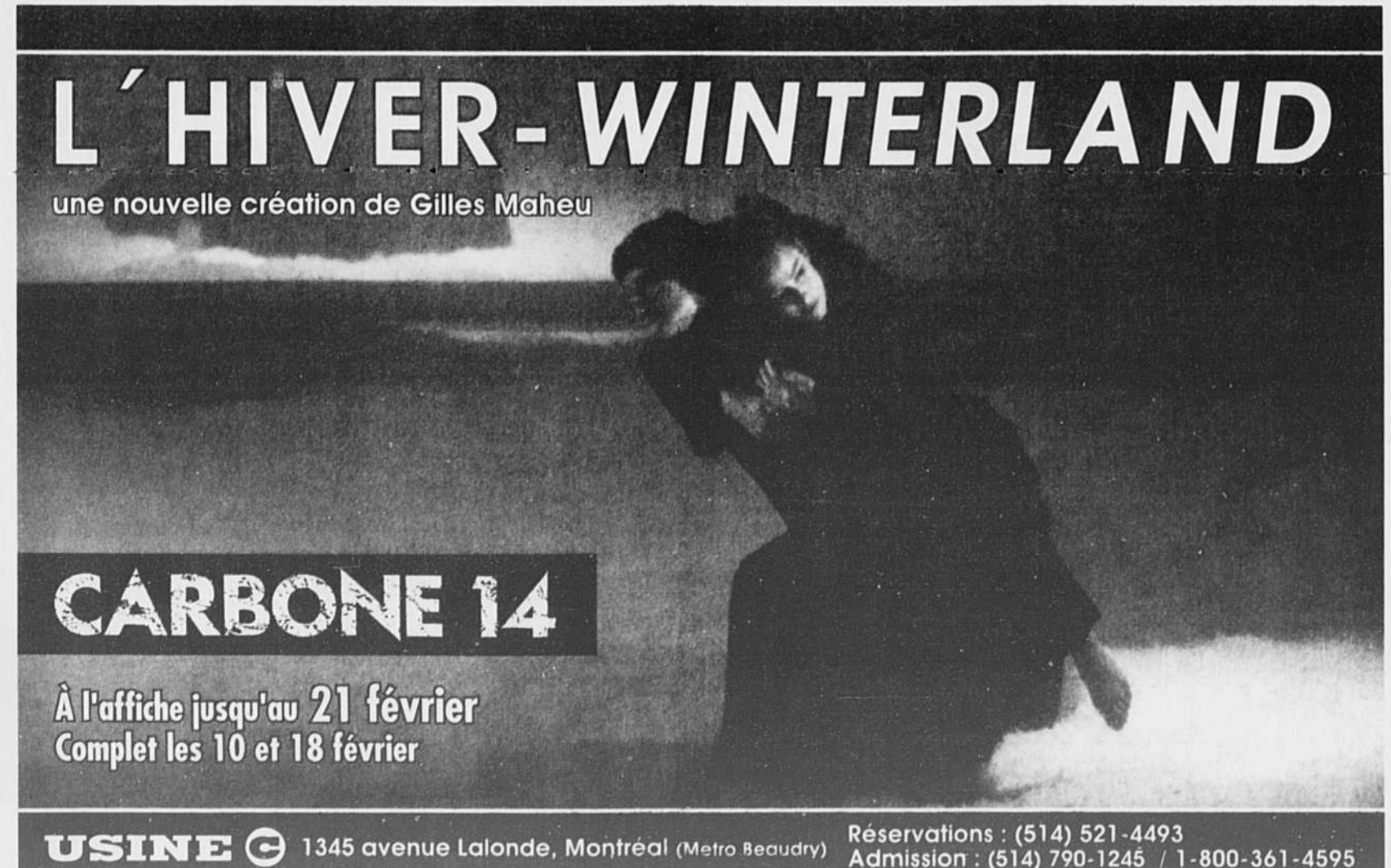
Billets en vente : (514) 288-7211
245, rue Ontario Est
Montréal (Québec) H2X 3Y6

514 790-1245
1 800 361-4595

ALCAN
BANQUE NATIONALE LE DEVOIR TVR

L'HIVER - WINTERLAND

une nouvelle création de Gilles Maheu



CARBONE 14

À l'affiche jusqu'au 21 février
Complet les 10 et 18 février

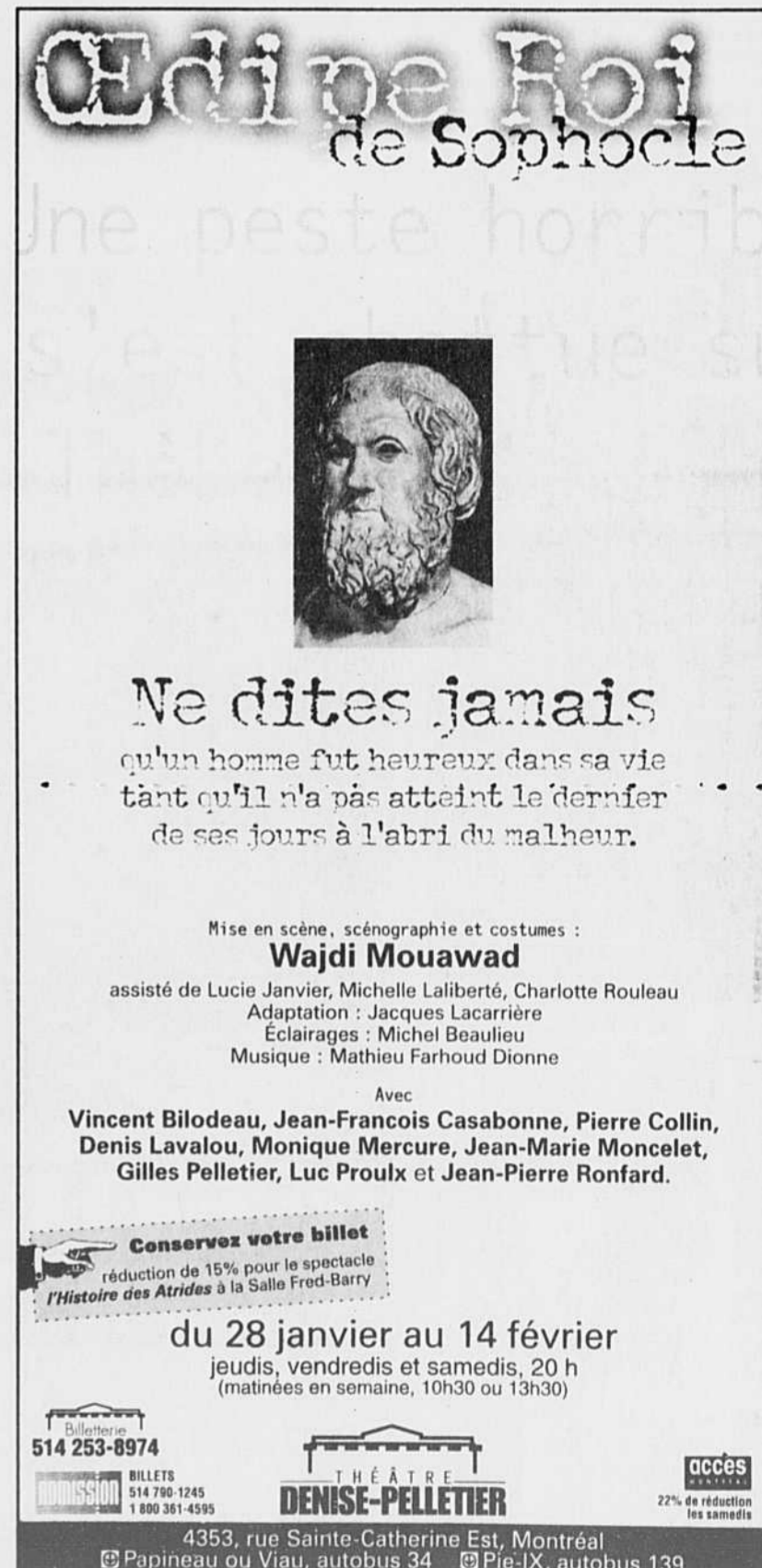
USINE © 1345 avenue Lalonde, Montréal (Metro Beaudry)

Réservations : (514) 521-4493
Admission : (514) 790-1245 / 1-800-361-4595

Oedipe Roi

de Sophocle

Une peste horrible
Ses effets terribles



Ne dites jamais
qu'un homme fut heureux dans sa vie
tant qu'il n'a pas atteint le dernier
de ses jours à l'abri du malheur.

Mise en scène, scénographie et costumes :
Wajdi Mouawad
assisté de Lucie Janvier, Michelle Laliberté, Charlotte Rouleau
Adaptation : Jacques Lacarrière
Eclairages : Michel Beaulieu
Musique : Mathieu Farhoud Dionne

Avec
**Vincent Bilodeau, Jean-François Casabonne, Pierre Collin,
Denis Lavalou, Monique Mercure, Jean-Marie Moncelet,
Gilles Pelletier, Luc Proulx et Jean-Pierre Ronfard.**

Conservé votre billet
réduction de 15% pour le spectacle
l'Histoire des Atrides à la Salle Fred-Barry

du 28 janvier au 14 février
jeudis, vendredis et samedis, 20 h
(matinées en semaine, 10h30 ou 13h30)

Billetterie 514 253-8974
BILLETS 514 790-1245
1 800 361-4595

THÉÂTRE DENISE-PELLETIER
4353, rue Sainte-Catherine Est, Montréal
Papineau ou Via, autobus 34 Pie-IX, autobus 139

CCCS 22% de réduction les samedis

LES ARTS

DANSE

Le parti pris du risque

Catherine Tardif est une artiste du risque. Pour *Décorum*, présenté à l'Agora de la danse du 11 au 21 février, elle a tout simplement choisi de travailler avec des non-danseurs. Une œuvre d'abord et avant tout sur l'être humain.

ANDRÉE MARTIN

« *Jamais plus qu'au XX^e siècle la "correspondance des arts" n'aura été réelle* », écrivait Dominique Noguez en 1987. Comme si elle voulait faire écho à cette citation de l'écrivain et théoricien du cinéma, Catherine Tardif propose aujourd'hui aux spectateurs montréalais une expérience de création plutôt inusitée.

En effet, que se passe-t-il lorsqu'un chorégraphe décide, volontairement et avec la plus grande lucidité du monde, de créer une série de solos pour des artistes de la scène, non-danseurs? S'il demeure impossible de prévoir le résultat final, l'idée et le concept piquent suffisamment la curiosité pour nous inciter à assister à cette rencontre entre trois interprètes et une chorégraphe.

« *Travailler avec des non-danseurs représente pour moi un potentiel de déstabilisation supérieur que lorsque je travaille avec des danseurs.* Cette approche m'intéresse parce que ça suppose que je vais me retrouver en face de questions, de commentaires et de réactions qui vont me stimuler différemment. J'adore travailler avec des danseurs, mais je passe par des voies qui me sont plus habituelles. Tandis que, dans un cas comme ici, je dois passer par d'autres chemins pour créer, et je travaille aussi avec des gens qui empruntent d'autres chemins, parce que ce ne sont pas des danseurs. Ça oblige à ouvrir un dialogue un peu plus actif. »

« **Travailler avec des non-danseurs représente pour moi un potentiel de déstabilisation supérieur** »

Décorum, titre plutôt symbolique pour une aventure créative de cette nature, sera présenté du 11 au 21 février à l'Agora de la danse, dans le cadre du Volet Intégral 9 de Danse-Cité. Parmi les nombreuses personnes sollicitées pour cette œuvre, trois hommes, le comédien Eric Bernier, le musicien Jean Derome et le comédien Julien Poulin, aussi connu sous le nom d'Elvis Gratton, ont bien voulu se prêter au jeu et offrir leur corps en représentation.

La déroute

« *Au départ, ironiquement, je voulais m'assurer qu'on parlerait le même langage, surtout en ce qui concerne le sens des mots. Et ça n'a pas été facile. Il a fallu qu'on identifie la portée de certaines images et de certains mots, pour être bien sûr qu'on parlait de la même chose. Cette étape a été le travail d'aiguillage le plus sérieux, alors que le travail cor-* »

porel n'a pas été difficile du tout. Je travaillais volontairement avec des non-danseurs, mais c'est tout de même des êtres humains avec des corps, des êtres qui s'expriment corporellement. Je n'ai eu qu'à proposer des mises en situation, et tout de suite, les corps se sont mis en mouvement. Mais ce sont aussi trois gars qui savent habiter la scène. »

Par contre, on ne retrouvera peut-être pas une danse coupée avec une fine lame comme chez Danièle Desnoyers, avec qui Catherine Tardif a souvent travaillé comme interprète, notamment dans *Discordantia*, sa dernière création, ou encore comme chez Jean-Pierre Perreault et Hélène Blackburn, pour qui elle a aussi dansé.

Les grands élans gestuels et les mouvements chorégraphiques complexes et englobants n'ont jamais été la tasse de thé de cette chorégraphe du souvenir. À la place, elle leur a toujours préféré des actions un peu plus près du théâtre, des ambiances surannées, comme dans son exquis *Léopold et Maurice* (1994), voire de petits gestes du quotidien, et ce qu'on pourrait appeler, faute de mieux, des clins d'œil chorégraphiques. « *Il y a tout le temps une nostalgie sous-jacente dans mon travail. Et c'est encore vrai dans cette pièce. Je le dis souvent, je fais la même pièce depuis 15 ans. C'est toujours un peu le même personnage qui se promène d'une création à l'autre. Je le multiplie ou le simplifie, je change son sexe au besoin. Mais je parle toujours de la déroute, du moment d'intimité où la personne va avoir une petite crise de panique, de folie ou de larmes. Je parle constamment de ce moment où, normalement, il n'y a pas de témoin. Je pense qu'on est un peu voyeur dans mes pièces.* »

Chez cette chorégraphe, on ne peut parler d'œuvres minimales puisqu'elles renferment toutes une infinité de petites choses et une virtuosité dans la manière même dont les interprètes parviennent à ne pas avoir l'air de danser véritablement, tant leurs gestes et leurs attitudes semblent vrais, naturels, non placés.

Puis, il y a aussi les émotions, l'omniprésence de la sensibilité et la délicatesse des situations humaines mises en scène qui, dans les créations de cette artiste, interpellent constamment le spectateur. « *Dans mon travail, toutes les représentations du corps sont au service d'une suggestion émotive. Est-ce que c'est du théâtre ou de la danse? Je ne sais pas. C'est de l'étude humaine. Pour Décorum, je n'ai pas de souci dramatique ou sémantique, et je n'ai pas un souci particulier de montrer du mouvement non plus. C'est vraiment quelque chose d'hybride. Finalement, c'est un spectacle qui parle de notre rencontre, des trois interprètes et moi, et de l'humain dans sa globalité.* »



Décorum, une chorégraphie de Catherine Tardif

YVES RENAUD

LADMMI en spectacle

Les étudiants finissants des Ateliers de danse moderne de Montréal (LADMMI) présentent *Soif*, du 12 au 15 février au Théâtre La Chapelle, rue Saint-Dominique. Au programme de cette soirée où l'on pourra découvrir une partie de la nouvelle relève de danseurs à Montréal: des œuvres de Massimo Agostinelli,

Mélanie Demers (ancienne finissante de LADMMI), Danièle Desnoyers, Natalie Morin et Catherine Tardif. Pour les sept interprètes marchant droit devant vers le monde de la danse professionnelle — Nathalie Blanchet, Anna Bozzini, Elinor Fueter, Audrey Lehouillier, Marie-Eve Nadeau, Julie Siméon et Stéphane Deligny —, l'excitation est grande, et le défi tout autant.

THÉÂTRE DU RIDEAU VERT

PRÉSENTE en collaboration avec



le PAYS dans la GORGE

« Existe-t-il un pays dans chacune des voix entendues? »

SIMON FORTIN

Mise en scène :

Olivier Reichenbach

Janine Sutto
Louise Forestier
Isabelle Miquelon
Michel Laperrière
Brigitte Marchand
Lucie Veillette

Décors : Guy Neveu
Costumes : François Barbeau
Éclairages : Michel Beaulieu
Accessoires : Jean-Marie Guay

Pour la SAINT-VALENTIN, faites-lui plaisir...
2 pour 1
JEUDI, VENDREDI 20h et SAMEDI 16h (billets en nombre limité)

RÉSERVATIONS : 844-1793
www.rideauvert.qc.ca



Le Théâtre Sortie de Secours présente

Federico GARCÍA-LORCA
Salvador DALÍ
Luis BUÑUEL



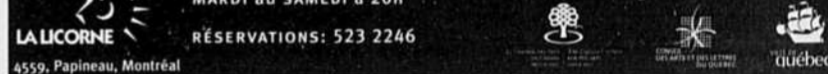
le miel est plus doux que le sang

1923 TROIS FUTURS GÉNIES SE RENCONTRENT!
...Un délice... On sort ragotard.
Le Devoir
Des interprètes exceptionnels... Salut bonjour
Tonique, plein d'énergie, irrévérencieux...
Midi-Culture
Meilleure mise en scène 1995 - Prix Fondation du Trident
Trois nominations - Soirées des masques 1995

de SIMONE CHARTRAND et PHILIPPE SOLDEVILA
Mise en scène PHILIPPE SOLDEVILA

du 17 FÉVRIER au 7 MARS 1998
MARDI AU SAMEDI à 20H

RÉSERVATIONS: 523 2246



LE DOJO

pour actrices*

Centre international d'entraînement pour actrices dirigé par

POL PELLETIER

offre 3 sessions d'entraînement dès le 17 avril Pour professionnelles (fs) de la scène seulement

Info/inscription : (514) 525-2552

*Ce nouveau mot (acteurs) comprend à la fois le féminin et le masculin: elle est une actrice, il est un acteur

LEVONS LE VOILE SUR LA MIGRAINE



FONDATION QUÉBÉCOISE DE LA MIGRAINE ET DES CÉPHALÉES

1575, boul. Henri-Bourassa Ouest, bureau 240 Montréal (Québec) H3M 3A9

Tél. : (514) 331-8207

DONNEZ GÉNÉREUSEMENT

LE SACRE DU PRINTEMPS

L'AMANDE ET LE DIAMANT

LES TROUS DU CIEL

3 FOIS MARIE CHOQUINARD

du 27 janvier au 21 février 1998 à 20 h, salle pierre-mercure, centre pierre-péladeau guichet 987-6919 admission 790-1245 groupes 843-9036

Mardi	Mercredi	Judi	Vendredi	Samedi
27 janvier L'Amande et le Diamant	28 janvier Le Sacre du printemps	29 janvier Les Trous du ciel	30 janvier Les Trous du ciel	31 janvier Les Trous du ciel
3 février Les Trous du ciel	4 février L'Amande et le Diamant	5 février Le Sacre du printemps	6 février Le Sacre du printemps	7 février Le Sacre du printemps
17 février Le Sacre du printemps	18 février Les Trous du ciel	19 février L'Amande et le Diamant	20 février L'Amande et le Diamant	21 février L'Amande et le Diamant

Voyez 3 spectacles pour le prix de deux

Interprètes : Wilson Bakley, Dajah Brown, Mario-Paulo Cardoso, Chia-Yu Chang, Tony Chong, Louis Gervais, Kara Gilmour, Mathilde Monnard, Pamela Newell, Marie-Josée Paradis, Carole Prieur

Imposante collection hommage

FRANÇOIS TOUSIGNANT

La petite firme allemande cpo (pour «classic production osnabrück») s'est jointe aux célébrations qui, l'an dernier, honoraient le compositeur et chef d'orchestre allemand Hans Zender. Pour ses soixante ans, on lui a remis le prestigieux Frankfurter Musikpreis (prix de la musique de la Ville de Francfort), doté d'une généreuse bourse de 25 000 DM (environ 24 000 \$) lors de la foire du disque (Musikmesse) de Francfort-sur-le-Main, en février dernier. Il se retrouve ainsi en compagnie de personnalités comme Gidon Kremer, Alfred Brendel, Georg Solti, Carl Dalhaus, Heiz Holliger, Brigitte Fassbaender, Chick Corea...

La contribution de cpo tient en une série de 14 disques, la Hans Zender Edition, où on peut l'entendre diriger l'orchestre symphonique de la radio de la Saar à Saarbrück. Le répertoire est vaste qui va de Mozart à Boulez en passant par Beethoven, Schumann, Mahler, Debussy, Schenker, Reger, Scelsi et, naturellement, Zender lui-même.

Il s'agit du nettoyage de bandes réalisées lors de diffusion de concerts dirigés par Zender alors qu'il présidait aux destinées de cet orchestre dont il fut le directeur de 1971 à 1984. Homme de cœur, de vaste culture musicale et littéraire, il suscita de nombreuses commandes et s'ingénia à faire se côtoyer, dans un même programme, musiques du passé et musiques d'aujourd'hui. Cela, disait-il, suscitait tant chez le public qu'auprès des interprètes des expériences différentes et stimulantes. Deux disques retiennent l'attention cette semaine.

BERND ALOIS ZIMMERMAN

Concerto pour violoncelle et orchestre; Antiphonen für viola und 25 Instrumentalisten; Impromptu für Orchester; «Photoptosis»; Prélude für großes Orchester. Siegfried Palm, violoncelle; Eckart Schloifer, alto. Orchestre symphonique de la radio de Saarbrück. Dir.: Hans Zender. Durée: 66 min 14. cpo 999 482-2

D'abord, celui consacré à quatre œuvres de cet immense compositeur qu'est Bernd Alois Zimmerman (1918-1970). Son opus le plus célèbre et le plus important reste incontestablement son opéra *Die Soldaten* (Les Soldats), fréquemment donné sur les scènes européennes et qui est un parfait exemple du style du compositeur. Les différents niveaux de temps et de langage se succèdent, se superposent, s'interpèlent en un tout cohérent et absolument original. Plus que les dogmes de chapelle, c'est le fondement humaniste dans sa brûlante actualité qui forge ce langage où l'on retrouve de nombreuses citations qui, en fait, ne sont utilisées que pour mieux éclairer l'universalité recherchée du propos.

Le court *Impromptu pour orchestre* date de 1957. Si le compositeur domine le langage de son époque, son orchestration n'a pas encore trouvé sa propre originalité. Cela reste donc, aujourd'hui, assez froid. On ne saurait dire de même des trois autres œuvres.

Le concerto pour violoncelle (1965-66) est d'une tout autre trempe. Écrit selon les exigences du pas de trois (Zimmerman fera beaucoup de musique utilitaire, pour la radio notamment, et sera toujours grandement intéressé par la danse), ses cinq mouvements s'enchaînent en une succession de caractères fortement définis par l'orchestration limpide et délicate. Du micro-tonalisme aux emprunts au blues, tout y passe. Siegfried Palm cache la virtuosité sous un amour de la sonorité et de l'effet étrange captivant. De l'extrême aigu, qui fait songer à des influences nipponnes, jusqu'au grave, avec son emploi de nouvelles formes de production de son (écoutez: vous serez plus que surpris!), il est soutenu par un orchestre qui réagit sagement aux demandes de la partition.

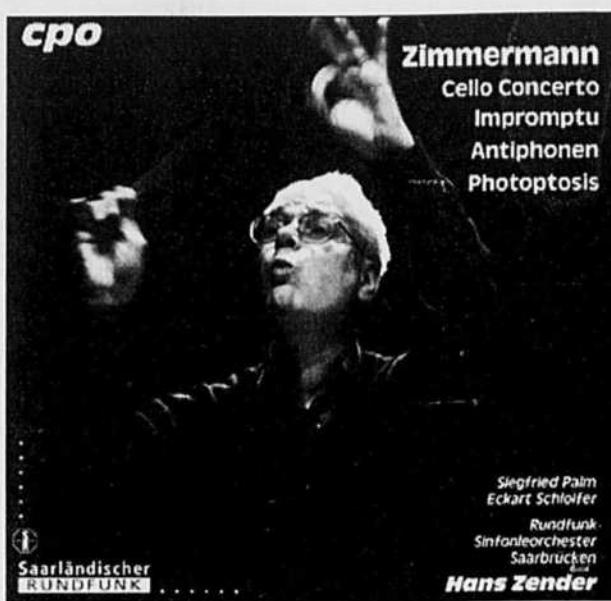
Photoptosis, un prélude pour grand orchestre, est une des dernières compositions de Zimmerman. On pourrait l'appeler une étude de timbre tellement on y apporte de soin aux détails. Musique de fête, commande de la Caisse d'épargne de la Ville de Gelsenkirchen pour son centenaire, elle s'inspire des décorations monochromes dont Yves Klein a orné les murs du théâtre de la ville. En l'écoutant dans cet état d'esprit, on comprend bien des choses.

Ce qu'il y a de plus réussi sur ce disque reste *Antiphonen* (1961), pour alto et 25 instrumentistes, sorte de concerto de chambre dans lequel la voix soliste est tout entière ciselée dans le fond du groupe. On se sent en présence d'une grande œuvre, profonde et extravertie à la fois. Mélodies exacerbées dans les registres, percussions résonnantes qui illuminent, traits qui donnent un inquiétant vertige, tout concourt pour que tant la composition que son interprétation fassent de ce disque un *must*.

SCELSI — ZENDER

Giacinto Scelsi: Quattro pezzi per orchestra; Pranam. Hans Zende: 5 Haiku for flute and strings; Zeitströme; Kantate. Michiko Hirayama, soprano; Roswitha Stage, flûte; Hanna Aurbacher, alto; membres de l'Ensemble Integration Saarbrücken; Orchestre symphonique de la radio de Saarbrück. Dir.: Hans Zende. cpo 999 485-2

Le second enregistrement est consacré à deux pièces de Giacinto Scelsi et à trois de Zender lui-même. En écoutant les *Quattro pezzi per orchestra* («quatre pièces pour orchestre»), on comprend pourquoi Scelsi a tant d'influence. Son travail



sur une seule note (oui, une note par pièce), le voyage de couleur, de dynamique, de hauteur (bien sûr, parfois, on change un peu de note, telle une inflexion tendue, mais uniquement pour faire sentir l'absolue nécessité du retour au «ton» d'origine) imposent un sens dans un univers trop souvent gris et en manque de direction. Malheureusement, ici comme ailleurs, quand le coup d'envoi en est un de génie, les épigones demeurent bien pâles quand on entend l'original. Pour la découverte de la source d'un grand courant, cela vaut le coup. Malheureusement, l'orchestre paraît un peu gauche, et la prise de son, comme le nettoyage numérique de la bande maîtresse, laisse à désirer.

Les œuvres de Zender sont à la hauteur de sa réputation. Vous avez peut-être entendu son «interprétation composée» *Voyage d'hiver* de Schubert (il fut un temps où notre chaîne culturelle s'en était entichée)? Alors, vous ne serez pas déçus par ce travail sur le temps et la durée des événements mis dans une perspective parfois atomisée, parfois lyrique, avec un recours à une certaine chirurgie dans le propos.

On dirait que Zender aime regarder le matériau de l'extérieur pour l'animer de l'intérieur par la construction qu'il invente. Dans la musique de chambre (les *5 Haikus*, par exemple), cela reste d'un exotisme un peu froid. Dans la *Kantate* sur des textes de Maître Eckhart, on pense à un formidable diamant noir.

Au pinacle, se tient *Zeitströme* (qu'on traduirait approximativement par «bousculades de temps», ou «ouragans de temps», «temps» étant ici à prendre dans son sens musical, pas météorologique). L'utilisation de l'orchestre en quatre strates est imposante. A partir du souffle originel (les instrumentistes à vent soufflent dans leur tuyau sans produire de hauteur), en un geste s'apparentant à celui que Berg utilise dans ses *Altenberglieder*, op. 4, la musique envahit tout l'espace. Par bribes indéterminées d'abord, puis s'articulant de manière plus précise en couches conflictuelles. Le tout organisé en deux vagues successives où la «fusion» est recherchée, sinon atteinte.

L'influence de l'électronique est grande dans l'imagination des timbres et l'élaboration de l'orchestration. Les grandes constructions de Stockhausen, comme les pièces de genre de Ligeti, ont laissé des empreintes stimulantes dans les oreilles du compositeur. Bien digérées, elles lui permettent de créer une œuvre originale et forte, bien loin de ce que les doctes orchestrateurs d'ici pondent régulièrement. C'est le genre de bon gros quart d'heure qu'on aimerait passer à l'OSM tant il y a de vie qui en déborde.

La technique d'enregistrement est ici bien meilleure: la musique s'écoute sans chuintement dans une prise de son bien équilibrée et qui rend justice à la pièce, au compositeur et au chef. Comme bien des disques de musique d'aujourd'hui, certains trouveront difficile de tout écouter. Il s'agit de musique qui exige l'attention, qu'on écoute œuvre par œuvre; alors, on «tombe en amour» avec certaines d'entre elles et on y revient. Si vous donnez 15 minutes de votre vie à *Zeitströme*, elle vous habitera longtemps, longtemps.

Si jeunes et déjà vétérans

VITRINE DU DISQUE

YIELD

Pearl Jam
Epic (Sony)

Ah! Le bon vieux temps du grunge. Rappelez-vous, dira-t-on bientôt: c'était en 1991, dans l'autre millénaire. Entre fans transis, le moment où l'on évoquera tendrement la première chemise de flanelle, le suicide de Kurt Cobain et les grands sauts dans le vide existentiel d'Eddie Vedder, le gentil Morrison putatif de Pearl Jam, n'est pas loin. Peut-être y sommes-nous déjà, foi de *Yield*, quatrième disque des vieillissants p'tits gars de Seattle (moins celui avec Neil Young), qui atterrit ces jours-ci sur la planète rock exactement de la même façon qu'un nouveau Stones dans les années 70. C'est l'incontournable mais prévisible nouvel opus d'un groupe vétéran, dont la place au Rock'n'Roll Hall Of Fame, entre REM et Beck, est acquise.

Détestable statut. Pour Vedder et compagnie, il ne s'agit plus de brûler la chandelle par les deux bouts, mais bien d'allonger la mèche. Durer. A quel prix? Le titre de l'album est là-dessus bien troublant. Qu'entend-on par *Yield*? Pearl Jam cède la voie? Ou le contraire: faites à nouveau place à Pearl Jam? Après écoute, le doute subsiste. Il y a certes *Brain Off*, qui frappe fort d'emblée, riffs dans le tapis, à la Led Zeppelin. Il y a *Given To Fly*, le premier extrait radio, clone de *Going To California* de Led Zep (décidément!), dont le crescendo ne manque pas d'intensité. Il y a *Do The Evolution*, bel exemple de rock de garage primitif, et l'hymne nostalgique *All Those Yesterdays* en contrepoint. Il y a la splendide *In Hiding*, qui aurait pu être écrite pour l'opéra rock *Quadrophenia* des Who. Et il y a encore et toujours les cris de Vedder, ces plaies béantes que la gloire a creusées au lieu de guérir. A chaque fois qu'Eddie chante, le rock vit.

Mais outre l'étonnante finale instrumentale quasi klezmer, *Yield* n'offre rien d'autre qu'un rock aussi honnêtement envoyé que télégraphié, ni plus ni moins satisfaisant qu'un... Stones des années 70. Ou un Led Zep. Ou un Who. Du solide, de quoi se maintenir tout à fait honorablement à flot et donner le goût aux gens de revoir Pearl Jam en spectacle, mais rien pour insuffler au rock déclinant le coup d'étrier requis. «I stopped trying to make a difference», répète Vedder à travers *No Way*, comme pour s'en convaincre lui-même. Renoncement? Maturité? C'est précisément la question que *Yield* traite.

Sylvain Cormier

WATCHER OF THE SKIES:

GENESIS REVISITED

Steve Hackett et invités
Guardian (EMI)

C'est Peter Gabriel qui doit doucement se marrer, ou alors se désoler jusqu'au fond du trognon. Il y a de quoi justifier les deux réactions à entendre ainsi l'ex-King Crimson John Wetton murmurer le même fameux «*dum de dum di dum dum*» que Gabriel improvisait en intro d'*I Know What I Like (In Your Wardrobe)*, la pièce la plus «commerciale» (sic) de l'album *Selling England By The Pound* (1973). Rien de plus consternant, en effet, que cette initiative de Steve Hackett, guitariste du Genesis de l'ère glorieuse, qui a trouvé dans l'exhumation de ses *Firth Of Fifth*, *Fountain Of Salmacis* et autres *Dance On A Volcano* prétexte à *conventum* des alumni du rock progressif du début des années 70: le susnommé Wetton, Bill Bruford le-savant-tapocheur, Tony Le-



SOURCE SONY MUSIC ENTERTAINMENT

Pearl Jam lance *Yield*, son quatrième disque. Ci-haut, la photo couverture du long jeu.

vin le-docteur-ès-basses, Chester Thompson l'autre-batteur-de-Genesis, et même Colin Blunstone, la-voix-d'ange-des-Zombies, autant de héros plus ou moins déçus qui n'ont pas résisté à l'envie de faire comme si le progressif n'avait jamais progressé. D'où cette pathétique régression déguisée en splendeur symphonique. Beau paradoxe: c'est l'avant-garde du rock qui vieillit le moins bien.

Sylvain Cormier

MAVERICK A STRIKE

Finley Quayé
Epic/Sony

Si *Maverick a Strike* était débarqué un peu plus tôt chez nos disquaires, les employés d'Hydro-Québec auraient eu un outil merveilleux pour débarrasser les pylônes de leur épais manteau de glace. La voix ensoleillée, la musique lumineuse et brûlante du surdoudé Finley Quayé ont de quoi percer le plus épais verglas, de quoi réchauffer le cœur du plus congelé des sinistrés.

Intégrant avec une liberté et une innocence déconcertantes toutes les leçons de musique jamaïcaine, de rhythm and blues, de soul et, dans une moindre mesure, de hip-hop, le jeune oncle du maître techno Tricky (c'est une longue histoire, il paraît) a accouché de ce qu'on appellera sans hésiter, même si on n'est qu'au début février, le disque de l'année. En Angleterre, où *Maverick a Strike* s'est pointé l'automne dernier, il s'agissait sans contredit de la révélation de 1997, toutes catégories confondues — c'est le cas de le dire, puisque Quayé déborde tous les styles et n'a rien à voir avec les tendances brit-pop ou techno en vogue dans son pays natal.

A 23 ans, ce chanteur à la voix joliment pointue réunit dans ses chansons l'assurance baveuse («*I'm a hero, like Robert De Niro*», sur *Sunday Shining*, coup de génie porté par un riff de guitare sublime), le bonheur léger (*Ride On and Turn the People On*) et un genre de tendresse souriante

(*It's Great When We're Together, Your Love Gets Sweeter*), mélange étonnant qu'autorise la grande sincérité avec laquelle ses sentiments semblent s'étaler sur la partition. Des guitares noires, des sections cuivres rayonnantes et de petites touches électroniques viennent porter le tout à des sommets remarquables où semble se dessiner un genre d'avenir musical mêlé et optimiste. Courez vous trouver une copie de *Maverick a Strike*: si vous ne l'avez pas, vous le regretterez.

Rémy Charest

LARGELY LATIN

Mingus Big Band
Étiquette Dreyfus

Lorsque le fort en gueule musical qu'était Charles Mingus est mort, Sue Mingus, sa femme, pris le relais. Elle décida de fonder ce que l'immense Mingus n'eut jamais les moyens, financiers s'entend, de fonder, soit un grand orchestre, une grosse formation, un big-band. Depuis maintenant plus d'une douzaine d'années, Ronnie Cuber, le barryton crooner, Steve Slagle, saxophoniste épique, Andy McBee, contrebassiste puissant, et beaucoup d'autres tournent et surtout enregistrent.

Il y a deux semaines à peine, la bande à Sue Mingus s'est rappelé à chacun de nous en proposant la facette latine du Falstaff du jazz. Ils se sont mis à 26 musiciens pour graver le *Tijuana Gift Shop*, *Dizzy Moods*, *Eat That Chicken*, *Slippers*, *Moods In Mambo*, *Far Wells Mill Valley*, *Ysabel's Table Dance*, *Love Chant!* ainsi que la plus saisissante composition jamais consacrée à la danse amoureuse que le jazz et la latinité poursuivent les nuits de pleine lune, on a nommé *Cumbia And Jazz Fusion*.

Cette pièce, cette passion qui se décline en 17 minutes et 28 secondes, c'est la carte du tendre peaufinée par le plus grand musicien de jazz de tous les temps, c'est personnel, mais bon... *Cumbia And Jazz Fusion* ne s'écoute pas. Elle impose toutes les nuances qui font son immense séduction.

Serge Truffaut

Société Pro Musica

En coproduction avec Radio-Canada
Chaîne culturelle FM

9 février 1998, 20 h

Hélène Mercier, piano
et le Quatuor Ludwig

Quintette en mi bémol, opus 44 SCHUMANN
Quintette en fa majeur FRANCK

Renseignements : Pro Musica 845-0532

Billets : 25 \$, 18 \$ (étudiants : 10 \$), taxes incluses, redevance en sus.

Articulée (514) 844-2172



Salle Pollack, 555, Sherbrooke Ouest

MÉLODIES

L'unique magasin de disques
exclusivement

JAZZ
au Québec

LE SPÉCIALISTE DE
L'IMPORTATION JAZZ

4375, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
Tél. : (514) 845-1736
Fax : (514) 845-7233

À la lumière
du cœur.

Planifiez vos dons

Pour un don ou plus d'informations,
composez sans frais 1-888-234-8533
Région de Montréal 514-257-8711

DÉVELOPPEMENT
ET PAIX

N.B.

À LA
CHAÎNE CULTURELLE FM
DE RADIO-CANADA

www.radio-canada.com



100,9 CHICOUTIMI • 98,3 MONCTON • 100,7 MONTRÉAL • 102,5-OTTAWA-HULL • 95,3 QUÉBEC • 101,5 RIMOUSKI • 90,7 SHERBROOKE • 90,3 TORONTO • 104,3 TROIS-RIVIÈRES